QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 315 — 15 Février 1910. — LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

LE MAL MORAL et la Lecture de pensée

La moralité, depuis que l'on a supprimé le fondement de la morale, a fait des progrès... effrayants. Il suffit d'ouvrir un journal, de consulter les statistiques, de regarder autour de soi pour avoir l'impression très nette que seuls les agents de M. Lépine nous préservent d'être submergés par un flot de barbarie plus redoutable que la crue de la Seine, car il menace tout l'acquis de la civilisation.

Mais quand les progrès de l'enseignement matérialiste auront contaminé jusqu'aux braves sergots et que, selon l'expression évangélique, ce sel de la terre sera lui-même affadi, qui nous protégera ? La justice restera sans force et même sans droit. Puisqu'elle a délibérément abandonné l'idée de culpabilité chez le criminel pour voir en lui un malheureux digne de pitié et de bienveillance, que le seul intérêt de la collectivité, c'est-à-dire du plus grand nombre, l'autorise à réprimer — lorsque le plus grand nombre sera de l'autre côté de la barricade, lorsque la majorité aura passé aux Apaches, c'est donc manifestement l'intérêt de l'Apache, la conception sociale de l'Apache que le magistrat devra défendre :

— Accusé, levez vous... Vous êtes inculpé de vie laborieuse, de tempérance habituelle et d'outrage public à l'impudeur... Qu'avez-vous à dire pour votre défense?

On feint de compter, et même des esprits généreux et illusionnaires comptent réellement, pour éviter ces extrémités, sur le progrès des lumières, sur l'accroissement de valeur des inhibitions individuelles, sur l'amélioration des circonstances extérieures au criminel, c'est-à-dire sur de bonnes mœurs qui diminueraient les tentations. Qui ne voit le néant de ces rêves ? Puisque vous rejetez la notion de la faute inévitable, puique le libre arbitre vous semble une illusion due à de complexes phénomènes psychologiques, comment détourneriez-vous vers la meilleure route un criminel voué à son crime de toute éternité ?

— « Appeler un malheureuxà répondre de ses actes ! s'écrie le « docteur Socrate » dans l'*Histoire comique* d'Anatole France... Mais quand le système solaire n'était encore qu'une pâle nébuleuse, formant dans l'éther une couronne légère d'une circonférence mille fois plus vaste que l'orbite de Neptune, il y avait belle lurette que nous étions tous conditionnés, déterminés, destinés irrévocablement, et que votre responsabilité, ma chère enfant, la mienne, celle de Chevalier, celle de tous les hommes était non pas atténuée, mais abolie d'avance. Tous nos mouvements, causés par des mouvements antérieurs de la matière, sont soumis aux lois qui gouvernent les forces cosmiques, et la mécanique humaine n'est qu'un cas particulier de la mécanique universelle.

« J'ai là, en bouteilles, de quoi transformer, abolir ou exaspérer la volonté de cinquante mille hommes... Ces substances ne sont pas essentielle-

ment des produits de laboratoire. Le laboratoire combine, il ne crée rien. Ces substances sont éparses dans la nature. A l'état libre, elles nous enveloppent et nous pénètrent, elles déterminent notre volonté, elles conditionnent notre libre arbitre, qui n'est que l'illusion causée en nous par l'ignorance de nos déterminations... Ce qui veut en nous, ce sont des myriades de cellules, d'une activité prodigieuse que nous ne connaissons pas, qui s'ignorent les unes les autres et qui pourtant nous constituent. Elles produisent par leur agitation d'innombrables courants que nous appelons nos passions, nos pensées, nos joies, nos souffrances, nos désirs, nos craintes et notre volonté... »

Cette doctrine est adoptée par tous les sociologues criminalistes un peu dans le mouvement. Vous la trouverez exprimée, avec un peu plus de retenue dans les termes, dans le récent ouvrage d'un haut magistrat, M. Maxwell : *Le Crime et la Société*.

Aimer la vertu pour les délicats plaisirs qu'elle procure et sans souci d'une sanction ne sera jamais le partage que d'une élite infime en nombre. Pour la foule, pour Caliban, du moment qu'il est bien entendu que la vie finit à la tombe et que nous ne retrouverons plus une si belle occasion, la sagesse sera toujours de s'empiffrer de joies brutales. On peut, et même on doit essayer d'affiner Caliban ; mais on sait le triste échec de l'éducation philosophique qu'essaya de lui donner Prospero.

⁂

Un esprit ingénieux, M. Marcel Mangin, s'est avisé d'un moyen singulier pour hâter l'éducation du susdit fils de Stycorax, et, entre temps, pour le rendre moins dangereux. Si Prospero lisait dans l'esprit du pauvre monstre toutes ses pensées grossières et meurtrières, et d'abord il n'aurait plus rien, ou presque, à en redouter ; et ensuite, Caliban, déconcerté de voir ses complots découverts à peine conçus, renoncerait probablement aux entreprises criminelles. Il finirait par devenir vertueux, la vertu n'étant après tout qu'une bonne habitude.

Sans plus de métaphores, M. Mangin a pensé que l'on pourrait mettre au service de la défense sociale la clairvoyance des « liseurs de pensée », sur laquelle il paraît nourrir de grandes illusions. Et il a consulté sur ce projet M. Maxwell, substitut du procureur général à Paris, dont on connaît la compétence à la fois comme psychiste et comme criminaliste.

La réponse de M. Maxwell a paru dans le dernier numéro des *Annales des sciences psychiques*. Elle est fort intéressante.

L'éminent psychiste donne d'abord son opinion sur la clairvoyance :

« ... J'ai fait de longues expériences sur la lecture de pensée et ses rapports avec l'hypothèse spirite, et je suis arrivé à croire comme vous que la plupart des faits peuvent s'expliquer par la possibilité pour certaines personnes d'apercevoir les images mentales existant dans un autre cerveau ; je ne puis formuler qu'avec prudence mes conclusions, car l'expérimentation est fort difficile en pareille matière, mais j'ai de bonnes raisons pour penser que le phénomène dont je parle repose sur des bases physiologiques... C'est dans le champ de la conscience organique, non dans celui de la conscience personnelle, qu'il lit, et ce qu'il lit ne me paraît pas être la pensée, mais les traces physiologiques, les empreintes cérébrales qui servent de substratum physique à la pensée. »

M. Maxwell fonde cette opinion sur des faits qu'il résume. En premier lieu, l'image perçue n'est pas toujours ramenée à ses proportions véritables : par exemple, des objets perçus dans l'enfance conservent leurs rapports de dimensions relatives, c'est-à-dire sont agrandis pour l'adulte qui les découvre et ne fait pas la réduction proportionnelle. D'autres fois, au contraire, l'intelligence du voyant intervient et opère des synthèses que celui dont la pensée est lue ne ferait pas, parce qu'elles sont en contradiction avec ses perceptions anciennes Par exemple, dans la vision d'une scène de l'enfance à laquelle deux personnages ont pris part, le voyant n'aperçoit qu'une seule personne et en décrit l'apparence physique, mais lui donne les vêtements de l'autre. Il y a eu images perçues d'une manière inégale, les plus fortement senties excluant les plus faibles et synthèse des fragments. Enfin, les images perçues par le voyant peuvent être plus exactes que les souvenirs de la conscience personnelle

qui a perdu le contact avec une image pure et n'est en rapport qu'avec une image altérée.

« C'est donc bien avec les éléments de la conscience générale ou organique, que le voyant est en rapport, conclut M. Maxwell, non avec ceux de la conscience personnelle, sinon dans tous les cas, au moins dans le plus grand nombre. J'emploie le mot de conscience organique, parce que je suis convaincu que l'inconscient est une expression contradictoire avec les faits observés ; l'inconscient ne me semble pas correspondre à la réalité ; il n'existe qu'en fonction de la conscience personnelle.

« Si l'allure du phénomène de « lecture de pensées ou d'images » est bien celle que nous concevons tous les deux, ainsi que votre note me le fait croire, quelle valeur a ce phénomène ? Il faut remarquer d'abord qu'il est jusqu'à présent irrégulier et incertain ; en second lieu, il présente des causes d'erreur qui dépendent peut-être de son mécanisme. Il semble que le voyant aperçoive les images isolées, mais soit embarrassé pour les déterminer ; il n'est pas maître de leurs liens d'association ; il les localise mal dans le temps et dans l'espace, il saisit difficilement leurs nombreuses connexions, grâce auxquelles l'intéressé peut les identifier.

« Il arrive, et je l'ai constaté, que les images perçues par le voyant comme des événements réels sont des impressions éprouvées en rêve ; le voyant n'a pas reconnu le caractère onirique des images qu'il découvrait. Cela se comprend dans l'hypothèse que je viens de vous indiquer sommairement. »

D'après ces constatations du psychiste, le magistrat ne croit pas qu'une faculté aussi incertaine et tâtonnante puisse être utilisée pour la recherche des crimes. Il le regrette d'ailleurs : « Comme il serait utile pour nos juges d'instruction de remplacer leurs agents par des psychiques infaillibles ! Nous en sommes, je crois, bien loin encore. »

M. Maxwell ne pense pas, d'ailleurs, que la lecture des plus secrètes pensées puisse faire disparaître le mal moral. Et d'abord y a-t-il un mal moral ? Qu'est-ce que le mal moral ? Une conception changeante selon les temps et selon les lieux, en évolution perpétuelle. L'origine, l'origine impure des idées morales est, vraisemblablement, dans l'intérêt personnel. (Voir plus haut le résumé de ce déplorable système rationaliste.)

« La morale, dit le haut magistrat, est une eau dont la source est fangeuse, à notre point de vue moderne, et elle coule sur de la vase ; il faut peu de chose pour en troubler la limpidité ; la psychologie collective nous en donne de nombreux exemples... Qu'arriverait-il si les pensées de chacun de nous étaient accessibles à nos voisins ? Le nombre de ceux dont la conscience pourrait supporter sans dommage cette transparence serait-il la majorité ? Je n'en suis pas certain... Si par hasard nous découvrons le gorille malfaisant de Taine, n'en ferons-nous pas le type moyen de l'humanité, et alors que deviendra l'édifice fragile de la moralité, que notre race est en train d'élever avec tant de peine ? »

Pessimisme, peut-être ? L'Ecclésiaste avait dit déjà : *Universa vanitas et afflictio spiritus... Perversi difficile corriguntur et stultarum infinitus est numerus* !

***

Malgré ces objections diverses, M. Mangin n'abandonne pas son projet. Comme il ne lui apparaît cependant pas réalisable dès demain, il espère que d'ici là nous aurons rendu nos vilaines consciences plus présentables au grand jour.

Et donc, on apprendra aux jeunes générations que toutes leurs pensées vont être visibles ; « on les fera assister à des séances de lecture de pensée où ils verront qu'aucun secret n'est plus possible, — et cela, conclut M. Mangin, sera plus péremptoire que tous les plus beaux sermons du monde. »

Terrible condition de l'homme futur ! Non seulement on se promet de réglementer, au nom de la liberté, ses moindres gestes, mais encore cet asile suprême, ou son « fort » intérieur, serait violé ! La foi chrétienne réservait à Dieu seul un tel pouvoir sur l'homme ; elle ne nous menaçait de cette mise au grand jour de la conscience que pour le tribunal suprême où *quidquid latet apparebit*. C'était assez effrayant déjà — et peut-être assez efficace.

GEORGE MALET.

Nostradamus et l'inondation de Paris

Il est un quatrain du prophète dont les deux premiers vers hantent mon esprit à la lecture des effrayants détails du fléau.

Tous ceux qui ont parcouru son œuvre, en pénétrant plus ou moins le sens « obnubilé » dont il l'a enveloppée, savent que l'illustre Provençal a prévu en détail le sort qui menace Paris, la Babylone moderne, ce sort effrayant dont elle a si peu cure. « Obnubilé », il le fut à dessein pour ne pas frapper l'humanité de terreur en lui présentant d'un seul coup la longue théorie des calamités et des châtiments que la Providence répartit sur plusieurs siècles ; mais il s'éclaire à mesure que les évènements, se réalisant en partie, nous avertissent que leur complément est proche.

Voici ces deux premiers vers ; nous examinerons plus bas les deux derniers du même quatrain :

« Près du grand fleuve, grand fossé, terre égeste,
« En quinze parts sera l'eau divisée. » (1).

Par moi-même je ne comprends pas grand'chose au langage de mon vénérable compatriote ; mais j'eus, il y a une quinzaine d'années, l'heur de rencontrer une personne au plus haut degré douée de la faculté de pénétration, dont le savant collaborateur de l'*Echo*, M. du Vignois, vient de donner une preuve si étendue, faculté sans laquelle il est impossible d'aborder l'œuvre du prophète. Aussi s'était-elle passionnée pour celle-ci. Déjà fort instruite, elle avait atteint un degré d'érudition exceptionnel pour parvenir à l'interprèter plus sûrement, et mettait à profit toutes les circonstances qui pouvaient l'y aider. Ce fut en m'efforçant de seconder ses recherches que je pus çà et là glaner auprès d'elle des lueurs sur l'avenir, dont plusieurs se sont exactement réalisées depuis, telles qu'elle les avait déduites.

Du petit nombre de textes que j'eus le plaisir d'étudier avec elle, fut celui que je signale. Elle cherchait sans succès quels pouvaient être ces « grands fossés », cette « terre égeste », et me pria de lui procurer les cotes des catacombes de Paris. J'appris que celles-ci ne descendaient nulle part assez profondément pour faire naître le danger dont elle voyait Paris menacé. Elle se résigna donc à attendre de l'avenir le mot de l'énigme. Mais peu après commencèrent les travaux du métropolitain, le remaniement des égouts principaux qu'ils rendirent nécessaire, le creusement des lignes d'accès des gares d'Orsay et des Invalides, et je reçus d'elle ces quelques mots :

« La terre égeste est amplement justifiée ». C'est cruellement qu'elle l'est à nos yeux aujourd'hui. Ses infiltrations, transportées dans des parties de la ville en apparence inaccessibles aux attaques de la Seine, par les égouts, les voies de chemins de fer, les canalisations et tubes de toute nature (peut-être au nombre de plus de quinze), ne créent-elles pas un danger de ruine pour des quartiers entiers?

Si ces deux vers ne visent point la catastrophe sous laquelle la capitale vient d'être courbée, ils en feraient prévoir une plus cruelle encore, concomitante de la ruine de Paris par le fer et le feu, que les prophéties modernes les plus respectables annoncent en grand nombre (1).

Les deux derniers vers du quatrain la visent évidemment :

« La cité preuse, feu, sang, cris, conflit mettre »,
« Et la plus part concerné au Colisée. » (2)

D'après mon informatrice, le terme « Colisée » désignerait ici le Champ de Mars par analogie avec celui de Rome où eurent lieu les massacres de chrétiens, les combats de gladiateurs, de prisonniers de guerre, toutes les effusions de sang à flots. C'est en effet au Champ de Mars où, s'appuyant sur d'autres passages encore, corroborant celui-ci, elle plaçait les mêlées les plus sanglantes du sinistre dénouement dont la Commune de 1871 nous a offert une pâle image.

Il arrive souvent que les prophéties, en annonçant des événements lointains encore, présentent ensemble des faits séparés par un certain laps de temps, ainsi que, dans le lointain d'un paysage, des montagnes situées sur des plans divers, semblent au regard ne former qu'une même chaîne. Il n'y aurait donc rien d'impossible à ce que les deux premiers vers eussent trait à la crue de janvier dernier, alors que les deux suivants viseraient la crise dernière de Paris, plus ou moins rapprochée. L'*Echo du Merveilleux* qui a prêté sa grande publicité à la révélation de Watrin (3), n'hésitera sans doute pas à rappeler une fois de plus

(1) Centurie IV. N° 80. — « Grand fleuve », la Seine, grand fleuve de Paris. « Egeste », creusée, déblayée de main d'homme. Par une faute d'impression évidente, M. du Vignois (p. 480) a écrit force pour fosse, et fera, pour sera. V. Lepelletier. T. II, p. 92.

(1) *Demain*, le recueil du baron de Novaye, en a réuni à lui seul trente-cinq.

(2) La plus grande part du peuple ou des combattants, cernée, entourée, au Champ de Mars.

(3) Numéro du 6 avril 1904.

à ses fidèles le caractère d'avertissement providentiel d'un semblable cataclysme.

ALPESTRIS.

P.-S. — Saisissons cette occasion de soumettre à M. du Vignois le vœu de maint lecteur de Nostradamus. Son gigantesque travail n'a certainement pas pu être mené à bien sans la confection d'un répertoire de tous les mots importants, et surtout des mots *repères*. Celui de Lepelletier est absolument insuffisant. Le savant collaborateur de l'*Echo* ne consentirait-il pas à donner le sien à l'impression ? — A.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

Chantecler *et le Merveilleux chez les oiseaux.*

Enfin, nous avons eu *Chantecler*, que la France — que dis-je ? que le monde attendait depuis si longtemps ! Pour trouver chez nous une œuvre littéraire qui ait excité une aussi patiente curiosité, il faut remonter jusqu'à... la *Pucelle* de Chapelain, sur laquelle on se rappelle l'épigramme :

La France attend de Chapelain,
Ce rare et fameux écrivain,
Une merveilleuse Pucelle ;
La cabale en dit force bien ;
Depuis vingt ans on parle d'elle...
Dans six mois on n'en dira rien...

L'*Africaine* aussi fut longtemps attendue. « Quand donc jouera-t-on l'*Africaine* ? » C'était la question ironique qu'on se posait dans les salons et dans les cafés littéraires. Le mourant d'Henry Murger, dans ses *Nuits d'hiver*, dit mélancoliquement :

... Le ciel n'a pas voulu
Que je puisse m'asseoir parmi le groupe élu
Des gens qui verront l'*Africaine*.

Le groupe élu des gens qui virent *Chantecler* à la répétition générale était un peu mêlé, comme toutes ces salles « bien parisiennes » où l'on voit, à côté de gens illustres, des têtes familières et anonymes de personnages dont la seule fonction sociale paraît être d'assister aux répétitions générales et aux premières sans que personne puisse savoir ou se rappeler en vertu de quel droit. Peut-être furent ils, sous le Second Empire, vaguement attachés au Courrier des Théâtres de quelque petit journal mort depuis cinquante ans ; ou syndic de quelque ancienne faillite de directeur ; ou ami d'une petite théâtreuse aujourd'hu grand'mère sinon défunte. Mais une fois qu'ils ont eu posé le pied sur ce terrain envié du théâtre, rien n'a pu les en déloger. Ils se sont cramponnés à leur fragile droit d'entrée comme un chat qui glisse se cramponne à une gouttière. Peu à peu, par l'accoutumance, ce droit fragile s'est affermi, est devenu plus solide que l'airain. On refuserait des places à un académicien, ou l'on couperait le service d'un critique peu boulevardier, plutôt que de toucher à leurs fauteuils. Ils connaissent tout le monde, depuis les contrôleurs et secrétaires jusqu'aux « princes » de la critique et autres seigneurs, et tout le monde leur dit : « Bonjour, mon cher », sans que personne se rappelle leur nom.

Au dehors, sous la pluie, une centaine de badauds attendaient avec impatience le résultat de cette première, lancée comme une émission. Entre temps, ils s'amusaient fort à voir les femmes descendre de voiture et relever haut leurs jupes sur le trottoir boueux. « Oh ! oh ! la jolie poulette ! » s'exclamaient des voix gouailleuses de faubouriens.

Mais aux entr'actes, — au second entr'acte, tout le monde ayant employé le premier à faire des visites et des saluts dans la salle pour bien montrer qu'on était là, — au second entr'acte, quand on sortait pour fumer une cigarette, des voix anxieuses vous disaient avec une sincérité touchante :

— Eh bien ! monsieur, c'est-y beau ? C'est-y épatant ?

— Heu !

Vous savez, en effet, que les « heu ! » sont bien justifiés par cette pièce de gallinacés, où tant de concetti, de gongorismes, d'euphémismes et de simples coq-à-l'âne et calembours se mêlent à des vers d'un art exquis, comme ceux-ci, par exemple, dans l' « Ode au Soleil », que dit Chantecler à son entrée en scène :

C'est toi qui, découpant la sœur jumelle et sombre
Qui se couche et s'allonge au pied de ce qui luit,
De tout ce qui nous charme as su doubler le nombre,
A chaque objet donnant une ombre
Souvent plus charmante que lui.

***

Le premier poète qui ait mis sur la scène la gent emplumée, c'est sans doute Aristophane, avec sa charmante pièce des *Oiseaux*, féerie gaie, vive, séduisante, où la poésie étincelle, œuvre aérienne où la satire n'est plus que vive et riante. Jamais le génie du poète ne s'est joué plus à l'aise que dans cette comédie, qui n'a ni but ni intrigue, mais où éclate tant de grâce aimable, de verve piquante, de richesse d'imagination.

Néphélococcygie (la ville des nuées et des coucous, capitale des oiseaux) est une satire bouffonne des utopies de Platon. Le poète a fait entrer dans sa fiction tout ce que l'histoire naturelle, la mythologie, la

science des augures, les fables d'Esope lui fournissaient des détails gracieux ou amusants sur l'origine et les mœurs des oiseaux. Il remonte jusqu'à la plus antique cosmogonie.

« Il n'y avait, dans le principe, — chante le chœur — que le Chaos, la Nuit, le sombre Erèbe et le profond Tartare. La Terre, l'Air, le Ciel n'existaient pas. Au sein des abîmes infinis de l'Erèbe, la Terre aux ailes noires pondit un œuf sans germe, duquel, après de longs âges, naquit le gracieux Amour, aux étincelantes ailes d'or, rapides comme les tourbillons de l'orage. Il s'unit dans le profond Tartare au sombre Chaos, ailé comme lui, et engendra notre race (*les oiseaux*), qui vit le jour la première. Celle des Immortels n'existait pas avant que l'Amour eut uni tous les principes du monde; de leurs embrassements naquirent le Ciel, l'Océan, la Terre et la race impérissable des Divinités bienheureuses. Ainsi notre origine est bien plus antique que celle des habitants de l'Olympe. Nous sommes nés de l'Amour, mille preuves le démontrent.

« Et que d'importants services les oiseaux ne rendent-ils pas aux mortels! D'abord nous leur indiquons les saisons... La grue criarde émigre-t-elle vers la Lybie ? Elle avertit le laboureur de semer, le pilote de se reposer auprès de son gouvernail suspendu dans sa demeure et Oreste de se tisser une tunique pour que la rigueur du froid ne le pousse plus à dépouiller les autres (1). Quand le milan reparaît, il indique le retour du printemps et l'époque où l'on doit tondre les brebis. Voit-on l'hirondelle ? On se hâte de vendre sa chaude tunique pour acheter un vêtement léger. Nous vous tenons lieu d'Hammon, de Delphes, de Dodone et de Phœbus Apollon.

Avant de rien entreprendre, affaires commerciales, mariage, achat de vivres, vous consultez les oiseaux en prenant les auspices, et vous donnez ce nom d'auspices (2) à tous les signes qui prédisent l'avenir... »

***

Le *Parlement des oiseaux*, de Chaucer, est aussi une charmante fantaisie. Le poète, transporté en songe dans un paysage merveilleux, voit la déesse Nature elle-même siéger, entourée de tous les oiseaux de la création.

C'est le jour de Saint-Valentin, et les oiseaux, comme les humains (du moins, comme les humains de race anglo-saxonne) veulent choisir leurs « Valentins » et leurs « Valentines ». Voici l'aigle, dont l'œil perçant défie le soleil, l'autour rapace, le faucon orgueilleux de voyager sur le poing des plus grands personnages, le lâche milan, la grue aux jambes frêles, le coq, réveille-matin du village. Chacun s'apparie; mais pour une belle aigle il y a trois concurrents, qui tour à tour prennent la parole et défendent leur prétention.

Les autres oiseaux s'impatientent, veulent intervenir : permission est donnée de parler au faucon, au nom des oiseaux de proie; à l'oie, au nom des oiseaux aquatiques; à la tourterelle, au nom des oiseaux qui se nourrissent de grains.

Le faucon estime que seule la bataille peut décider entre les trois rivaux. L'oie pense que l'aigle femelle doit choisir, et ceux qu'elle repoussera se consoleront avec d'autres, s'ils sont sages. — « Non, non, un fidèle amant ne se console pas ! » roucoule la tendre tourterelle. — « Absurde! » coincoine le canard. — « Vive le célibat! » clame le coucou. Sur quoi il est hué par les maris.

On assure que Chaucer avait mis des allégories dans son *Parliament of birds*. La belle aigle, c'était la princesse Anne de Bohême, dont Richard II d'Angleterre, un prince bavarois et un margrave recherchaient la main.

Mais Chaucer est encore plus voisin de notre actualité dans ses savoureux *Contes de Canterbury*, où il met en scène un coq du nom de « Chantecler », dont il fait le portrait suivant :

« Chantecler se pavanait, entouré de ses sultanes. Il n'avait pas d'égal pour chanter son cocorico. Sa voix était plus joyeuse que les orgues d'église et son chant avait le rythme d'une horloge d'abbaye. Sa crête, plus rouge que le corail, était crénelée comme un château-fort. Son bec noir luisait comme jais, ses pattes étaient gris d'azur, ses ergots plus blancs que le lys, son plumage nuancé d'or bruni. »

La plus belle et la plus aimée des compagnes de Chantecler est la dame poule Portelotte, courtoise et débonnaire.

Le beau coq se moque du renard comme le coq du *Roman de Renart*, auquel il a emprunté son nom.

Et cela nous ramène à nos spirituels fabliaux du moyen âge, égayés par les bons tours du susdit maître Renard, par les fièvres de peur de messire Coart, le lièvre, par la lenteur de messire Tardif, le limaçon, etc. Nos cathédrales, poèmes de pierre, nous offraient les mêmes figures fraternellement allégoriques; lion représentant avec morgue un personnage de qualité; chat-huant au nez en bec de corbin, aux gros yeux

(1) Il ne s'agit pas du fils d'Agamemnon, mais d'un célèbre voleur d'Athènes.

(2) Le mot qui signifie auspices en grec veut dire aussi oiseau.

ronds, redoutable seigneur judiciaire ; bons dogues grognons, vaches bouffies et béates .. Tout un peuple qui allait descendre des mascarons des basiliques pour causer avec tant d'esprit dans les fables de La Fontaine.

GEORGES DE CÉLI.

La Survivance du Roi martyr

*Notre collaborateur Nébo nous adresse l'article suivant dont la Direction de l'*Echo *lui laisse toute la responsabilité.*

Il n'y a plus aujourd'hui aucun doute à avoir sur l'identité du duc de Normandie, fils de Louis XVI, avec l'individu auquel on avait imposé en Prusse le faux nom de Naundorff. De longues et patientes recherches ont fini par accumuler des preuves nombreuses et incontestables, et il faudrait actuellement un parti pris de mensonge intéressé pour soutenir le contraire après examen de tout ce qui a été publié.

Si l'on veut comprendre le rôle des divers agents qui ont figuré dans cette étonnante histoire, il est nécessaire de la passer en revue avec quelque détail. Elle est, du reste, passionnément intéressante et tout à fait suggestive ; je ne crois pas qu'il y en ait aucune autre où l'on sente, aussi nettement qu'en celle-ci. l'existence d'une volonté suprême, préservant de toutes les calamités et de toutes les tentatives criminelles, le sang infortuné qu'elle ne voulait pas voir disparaître.

C'est à la future impératrice Joséphine, alors Mme de Beauharnais, que l'on doit l'évasion du Dauphin. Elle lui a même sauvé la vie, non pas une fois, mais trois fois successivement.

Maîtresse de Barras au moment de la Révolution, c'est elle qui le détermina à faciliter cette fuite. Le comte de Frotté fournit les sommes nécessaires pour payer certaines complicités, celle de Barras lui-même, peut-être, ainsi que le personnel fidèle devant aider à l'opération.

Le membre directement actif fut un nommé Laurent, créole de la Martinique, et recommandé par Joséphine.

Dès le 10 thermidor, c'est-à-dire dès le lendemain de la chute de Robespierre, il fut chargé au Temple de la garde du Dauphin, avec mission secrète de le faire évader.

La chose ne s'effectua pas sans difficulté, et c'est certainement à l'habileté et au dévouement de ce Laurent que l'on doit la réussite.

Au lieu de faire sortir de suite le prince, ce qui était impossible, étant donnée la surveillance rigoureuse qui s'exerçait à l'entrée de la prison, on le cacha dans une espèce de grenier tout en haut de la tour, et on lui substitua un enfant muet du nom de Tardif.

On essaya de se débarrasser de celui-ci en l'empoisonnant ; la chose n'ayant pas réussi, on fit une deuxième substitution en mettant à sa place un enfant scrofuleux et très malade, nommé Gonnhaut.

Ce dernier mourut le 8 juin 1795.

Il fut enterré en cachette dans les fossés de la tour, où des prisonniers trouvèrent son squelette en 1801 ; tandis que le dauphin sortait dans le cercueil, endormi par une dose d'opium, mais vivant.

Le prince ayant été retiré en cours de route, on ensevelit le cercueil vide dans un cimetière.

Les témoignages relatifs à cette évasion abondent, et concordent entièrement avec les renseignements fournis par le soi-disant Naundorff, c'est-à-dire par le duc de Normandie évadé.

Il y en a d'abord un, pour ainsi dire officiel et provenant de la Convention elle-même : en effet, le 6 floréal an III, *elle ordonne la poursuite du Dauphin fugitif sur toutes les routes de la République.*

Ce décret est un aveu net et complet de la disparition du prince ; il est clair que s'il était réellement mort au Temple, ce dont il était facile de s'assurer, elle n'aurait pas fait courir après lui.

En fait, on arrêta une demi-douzaine d'enfants, que l'on prit à tort pour le fils de Louis XVI, alors caché et en sûreté.

Il y a ensuite de multiples témoignages particuliers L'un d'eux tragique, mais d'autant plus péremptoire, car le crime vient ici servir de preuve aux paroles prononcées : c'est celui du célèbre médecin Desault.

Ce docteur, qui connaissait le véritable Dauphin, ayant été appelé à la tour pour soigner l'enfant muet qui lui avait été substitué, s'aperçut du changement, et s'écria en jurant : « Ils ont enlevé l'enfant ».

Ayant causé de cette disparition à diverses personnes, Desault fut invité à un dîner, offert par des conventionnels intéressés dans la question, et à la suite de ce repas, en rentrant chez lui, il fut pris de violents vomissements dont il mourut.

Son collègue, le pharmacien Choppart, qui l'avait accompagné, eut le même sort ; et son élève le docteur Abeillé, pour y échapper, s'enfuit incontinent en Amérique.

Barras lui-même, plus tard, en 1803, apporta son témoignage à la réalité de l'évasion ; furieux à cette époque contre Bonaparte, qui l'avait exilé en Belgique, il dit au cours d'une conversation :

« Je vivrai pour voir pendre ce scélérat de Corse, à « cause de son ingratitude envers moi ; mais il ne

« réussira pas dans ses projets ambitieux, car le fils « de Louis XVI existe. »

L impératrice Joséphine, enfin, n'a pas caché à de nombreuses personnes, dont on possède les récits, que le Dauphin n'était pas mort au Temple, et qu'elle l'avait vu le jour même de son enlèvement.

Sa confidence la plus caractéristique est celle qu'elle fit, en 1814, à l'empereur de Russie Alexandre Ier. Cette confidence eut encore une suite tragique, comme celle du docteur Desault ; elle se termina par un nouveau crime.

« C'est moi, dit l'impératrice Joséphine, qui, de « concert avec Barras, ait fait sortir le Dauphin du « Temple, grâce à un petit domestique, originaire de « la Martinique, et nommé par mon influence gardien « du Temple à la place de Simon. Barras substitua au « Dauphin un enfant muet, malingre et scrofuleux, « afin d'éviter toute difficulté avec les comités révo- « lutionnaires. »

Là-dessus Alexandre s'écria : « Je verrai demain « Talleyrand pour lui dire que le trône de France « revient au Fils de Louis XVI et non au comte de « Provence. »

Trois jours après, Joséphine mourait empoisonnée. Témoin gênant, elle avait été supprimée par Louis XVIII et par Talleyrand.

Voici enfin un témoignage de Napoléon Ier lui-même, que l'on trouve dans ses Mémoires :

« Joséphine, dès l'époque de notre mariage, me pa- « rut convaincue de l'exactitude de ce récit (de l'éva- « sion) ; elle se croyait très avant dans cette intrigue, « et m'en parla avec bonne foi, me désignant à qui le « prince avait été remis, en quel lieu on le cachait et « en quel temps on le ferait reparaître. Je levai les « épaules et, dans ce récit, je ne pouvais voir que la « simplicité d'une femme crédule ; plus tard je vou- « lus savoir ce qu'il en était réellement.

« Je me fis d'abord présenter le procès-verbal des « hommes de l'art (les médecins) ; je fus surpris de « cette phrase : « On nous a présenté un corps qu'*on* « *nous a dit être* celui du fils de Capet ; ce qui ne « voulait pas dire positivement que c'était celui du « Dauphin ; D'AILLEURS AUCUNE PIÈCE NE « CONSTATAIT L'IDENTITÉ.

« Je fis faire des fouilles au cimetière, au lieu indi- « qué de la sépulture du cadavre.

« *La bière, encore assez bien conservée, ayant été* « *ouverte en présence de Fouché et de Savary, se trouva* « *vide*. »

Napoléon ne dit pas tout, et en particulier il ne dit pas quel rôle cruel il joua lui-même envers le pauvre fils de Louis XVI.

Ce n'est pas pour rien qu'il avait voulu chercher à acquérir des indications précises sur son existence ; nous le constaterons tout à l'heure.

On pourrait multiplier ces citations, mais les précédentes paraissent suffisamment démonstratives pour une étude succincte comme celle-ci (1).

En résumé, l'état de la question est le suivant : il n'existe aucun document, ni officiel, ni privé, démontrant que l'enfant mort au Temple était réellement le Dauphin.

Au contraire, tous les témoignages viennent affirmer qu'on l'a fait évader ; et cela d'une façon tellement nette et précise, se contrôlant les uns par les autres, qu'il ne semble pas qu'il puisse y avoir le moindre doute à cet égard.

***

Les tribulations du malheureux Louis XVII n'étaient pas près de finir ; celles qu'il avait encore à subir devaient être plus terribles que les premières. On cite dans l'histoire les brutalités et les grossièretés du cordonnier Simon, elles pâlissent à côté des cruautés qu'il eut à supporter pendant son second et son troisième emprisonnement.

Remis à sa sortie du Temple entre les mains d'une dame suisse, qui le soigna avec un véritable dévouement maternel, le Dauphin fit une grave maladie, résultat des souffrances qu'il venait d'éprouver.

Il fut ensuite confié à la direction du marquis de Brige, et, pour assurer sa sécurité, ils partirent tous, ses protecteurs et lui, en Italie. Ils y furent protégés par le pape Pie VI, qui les logea d'abord dans un couvent, puis dans une de ses maisons particulières.

Lorsque les armées révolutionnaires pénétrèrent en Lombardie, les dangers et les poursuites recommencèrent.

Dénoncés et trahis, le prince et ses amis durent chercher leur salut dans la fuite. La dame suisse et son mari, qui était horloger et auquel l'enfant royal dut la connaissance de ce métier, moururent subitement le même jour emportés par une cause mystérieuse, probablement par le poison. Les autres s'embarquèrent pour l'Angleterre.

Pendant le trajet, le marquis de Brige et une jeune fille qui soignait le fils de Louis XVI moururent empoisonnés ; celui-ci resta presque seul.

Repris sur mer, il fut reconduit en France et enfermé de nouveau.

---

(1) Les personnes qui désireraient approfondir ce sujet peuvent s'adresser à *La Légitimité*, revue historique mensuelle, 24, rue Damrémont, à Paris. Elles y trouveront tous les ouvrages et toutes les indications qui pourront les intéresser.

Sa seconde captivité commençait. On devait être à cette époque en 1798 ou 1799 : il resta en prison jusqu'en 1803 et fut cruellement maltraité.

Deux individus le visitèrent un jour, et lui demandèrent de renoncer à ses droits de naissance, l'engageant à se faire moine, et le menaçant dans sa vie et dans celle de ses amis, s'il n'y consentait pas.

Sur son refus, ils lui firent subir une torture atroce, destinée à le défigurer et à le rendre méconnaissable.

Après l'avoir attaché, ils lui portèrent avec un petit instrument armé de mille pointes, analogue à un faisceau d'aiguilles, une multitude de coups au visage, jusqu'à ce que celui-ci fut couvert par le sang qui jaillissait en abondance de ces multiples blessures.

Cette atrocité consommée, ils lui lavèrent la figure avec une éponge imbibée d'un certain liquide.

Le lendemain, sa tête enfla tellement que sa vue était entièrement interceptée, et son état s'aggrava jusqu'aux plus terribles souffrances. Son visage se couvrit d'une croûte épaisse que ses ongles déchiraient par lambeaux.

Ses bourreaux essayèrent, de plus, de faire disparaître un signe caractéristique qu'il avait à la cuisse. On voit qu'ils étaient bien renseignés sur sa personnalité.

L'état de ce pauvre malheureux était épouvantable; il se remit cependant, grâce aux soins de sa gardienne de prison, qui eut pitié d'une telle infortune.

Le prince porta longtemps sur sa figure les traces de cette abominable opération; elles y étaient empreintes comme les marques d'une épaisse variole, et, vingt ans après, sa femme et sa fille pouvaient encore en constater les restes.

On voudrait savoir, pour le clouer au pilori, quel est l'auteur responsable de cette atrocité. Il n'y en a d'ailleurs que deux possibles, les deux seuls intéressés, les deux ambitieux sans scrupules, le comte de Provence, futur Louis XVIII, ou Bonaparte, le futur Napoléon.

C'est encore à Joséphine que le rejeton royal dut sa délivrance : elle s'entendit avec Fouché pour tromper son terrible mari, et pour faire évader le prisonnier.

Si la future impératrice jouait à l'égard du malheureux persécuté le rôle d'ange tutélaire, le comte de Provence remplissait celui d'âme infernale, et l'on saisit sur le vif ici l'une de ses actions les plus odieuses : le général Pichegru fut envoyé auprès du comte pour lui annoncer la mise en liberté du prince et lui faire connaître l'endroit où il était caché.

C'était là une bien mauvaise idée, car le premier soin du comte fut de livrer ce secret à Bonaparte, lequel fit immédiatement mettre des agents à la poursuite du descendant royal.

Repris dans les environs de Strasbourg, au moment où il allait rejoindre le duc d'Enghien, qui l'attendait et avait promis de le soutenir, il fut ramené en prison. Jeté dans un cul de basse-fosse, sans jour, sans air, croupissant dans l'eau et rongé par d'énormes rats, il y resta quatre ans.

Il convient ici d'ouvrir une parenthèse qui éclaire d'un jour inattendu l'un des plus sombres drames de notre histoire : le duc d'Enghien fut pris par la même occasion, à la suite d'une trahison et d'une dénonciation dans laquelle il faut probablement voir encore la main du comte de Provence. Emmené, comme on sait, à Vincennes, il y fut fusillé sans aucune raison valable.

La véritable cause de cette exécution injustifiable fut vraisemblablement l'appui que le duc d'Enghien devait apporter au Dauphin, et la connaissance qu'il avait de son existence.

On retrouve une conduite semblable en plusieurs circonstances, soit de la part de Napoléon, soit de celle de Louis XVII; ils cherchèrent constamment, chacun de leur côté, à supprimer tous ceux qui étaient au courant de l'évasion et de la survie du descendant légitime de la race royale.

Revenons au malheureux Louis XVII. Entré dans son cachot en 1804, sans communication avec qui que ce soit, nourri au pain et à l'eau, sur une botte de paille qui ne fut jamais renouvelée, sans linge, ses vêtements tombant en lambeaux, il y vécut quatre années dans une obscurité si complète que c'est à peine s'il pouvait apercevoir ses propres mains.

Il y subit de telles souffrances qu'on se demande comment il put y résister. Ses cheveux, sa barbe et ses ongles étaient devenus tellement longs qu'il n'avait plus l'aspect d'un homme et qu'il semblait une bête sauvage.

Il sortit de là en 1808 ou 1809, et, cette fois encore, c'est à l'impératrice Joséphine qu'il dut sa mise en liberté : grâce à la complicité de Fouché, elle fit connaître aux amis du prince l'endroit où il était enfermé et rendit possible sa délivrance.

Au sortir de cette prison, Louis XVII fit une grave maladie, qui le mit à deux doigts de la mort. Dès qu'il fut rétabli, il s'enfuit, accompagné d'un de ses partisans les plus dévoués, Jean de Montmorin, et ils parvinrent jusqu'en Allemagne.

Là, il fut encore repris et blessé par une troupe française, puis envoyé aux galères de Toulon, avec d'autres prisonniers.

Abandonné évanoui sur la route, il s'échappa de

nouveau, et, après mille dangers, parvint jusqu'à la frontière de Prusse.

Là, assis sur le bord d'un chemin, et dans un état pitoyable, il fut rencontré par un inconnu qui l'emmena avec lui, le fit entrer à Berlin, lui laissa quelque argent, et lui remit un passeport au nom, depuis si fameux, de *Naundorff*.

(*A suivre*). NÉBO.

L'EVOCATION DES MORTS
CHEZ LES ANCIENS

L'évocation des morts était courante chez les anciens et ils croyaient parfaitement à leur identité. Témoin ce récit de Plutarque :

« On conte que Pausanias, un jour en la ville de Byzance, envoya quérir une jeune fille nommée Cléonice, de bonne maison et de haute parenté, pour en faire son plaisir. Les parents ne la lui osèrent refuser pour la fierté qui était en lui et la laissèrent enlever. La jeune fille pria les valets de chambre d'ôter toute lumière, mais en se cuidant approcher du lit de Pausanias qui était déjà endormi, comme elle allait en ténèbres, sans faire bruit quelconque, elle rencontra d'aventure la lampe, qu'elle renversa. Le bruit que fit la lampe en tombant l'éveilla en sursaut, et pensa soudainement que ce fût quelqu'un de ses malveillants qui le vînt surprendre en trahison. Si mit incontinent la main à son poignard qui était sur le chevet de son lit, et en frappa et blessa la jeune fille de telle sorte que bientôt elle en mourut : mais onques puis elle ne laissa reposer en paix Pausanias, pource que son esprit revenait toutes les nuits et lui apparaissait ainsi comme il cuidait dormir, lui disant en courroux un carme héroïque, dont la substance est telle :

Chemine droit et révère justice :
Mal et meschef à qui fait injustice.

Cet outrage irrita tellement et enflamma de courroux tous les alliés à l'encontre de lui, qu'ils l'assiégèrent sous la conduite de Cimon devant la ville de Byzance, dont toutefois il échappa et se sauva secrètement. Et pour autant que l'esprit de la fille ne le laissait point en paix, ains le travaillait continuellement, il s'enfuit en la ville de Héraclée, là où il y avait un temple où l'on conjurait les âmes des trépassés, et y conjura celle de Cléonice pour la prier d'apaiser son courroux. Elle s'apparut incontinent à lui et lui dit que sitôt qu'il serait arrivé à Sparte, il serait délivré de ses maux : signifiant couvertement, à mon avis, la mort qu'il y devrait souffrir. Plusieurs historiens le racontent ainsi. » (Plutarque, *Vie de Cimon VI*, trad. d'Amyot.) E. A.

LE SPIRITISME
au Théâtre Robert-Houdin

Les illusionnistes ont imaginé et présenté au public, habituellement avec un grand succès, nombre d'expériences imitant les phénomènes spirites. — Les deux conférences que j'eus l'honneur de leur donner au théâtre Robert-Houdin firent l'objet de longues discussions au sein de la Chambre syndicale de la prestidigitation, et de maints articles dans l'*Illusionniste*, qui décidèrent M. Méliès, directeur du théâtre, à organiser une *Revue rétrospective et moderne des phénomènes spirites*. Ce spectacle, fort intéressant et qui continue à attirer en foule les spectateurs — il en est qui sont déjà venus le voir plusieurs fois, — est un « défilé des principales expériences occultes ».

Voici comment l'*Illusionniste*, de juin 1909, rend compte de ce spectacle que M. Legris, le prestidigitateur en titre du théâtre, devenu soudain médium de premier ordre, présente chaque soir avec sa bonne humeur et son entrain habituels :

« Après sa séance de prestidigitation, toujours remarquablement appréciée, Legris, cette perle des prestidigitateurs, se présente dans le plus smart *complet gris* qu'on puisse rêver, vraiment c'est bien là *Legris-perle !*...

La scène est de couleurs moins attrayantes : éclairée de lumières vertes et violettes, elle est funèbrement tendue de draperies noires et argent. Ces tentures qui forment une sorte de cabinet sont, ainsi que les tapis, visitées par toute personne de l'assistance qui en exprime le désir, et reconnues sans ouvertures susceptibles de laisser passer quoi ou qui que ce soit..., sinon des esprits immatériels.

Celui qui va animer les manifestations attendues est un esprit très « homme du monde », car, avant toute autre chose, il nous donne son nom : « Rhamsès », roi de l'ancienne Egypte, en nous faisant passer sa carte, par l'intermédiaire des *Ardoises spirites*...

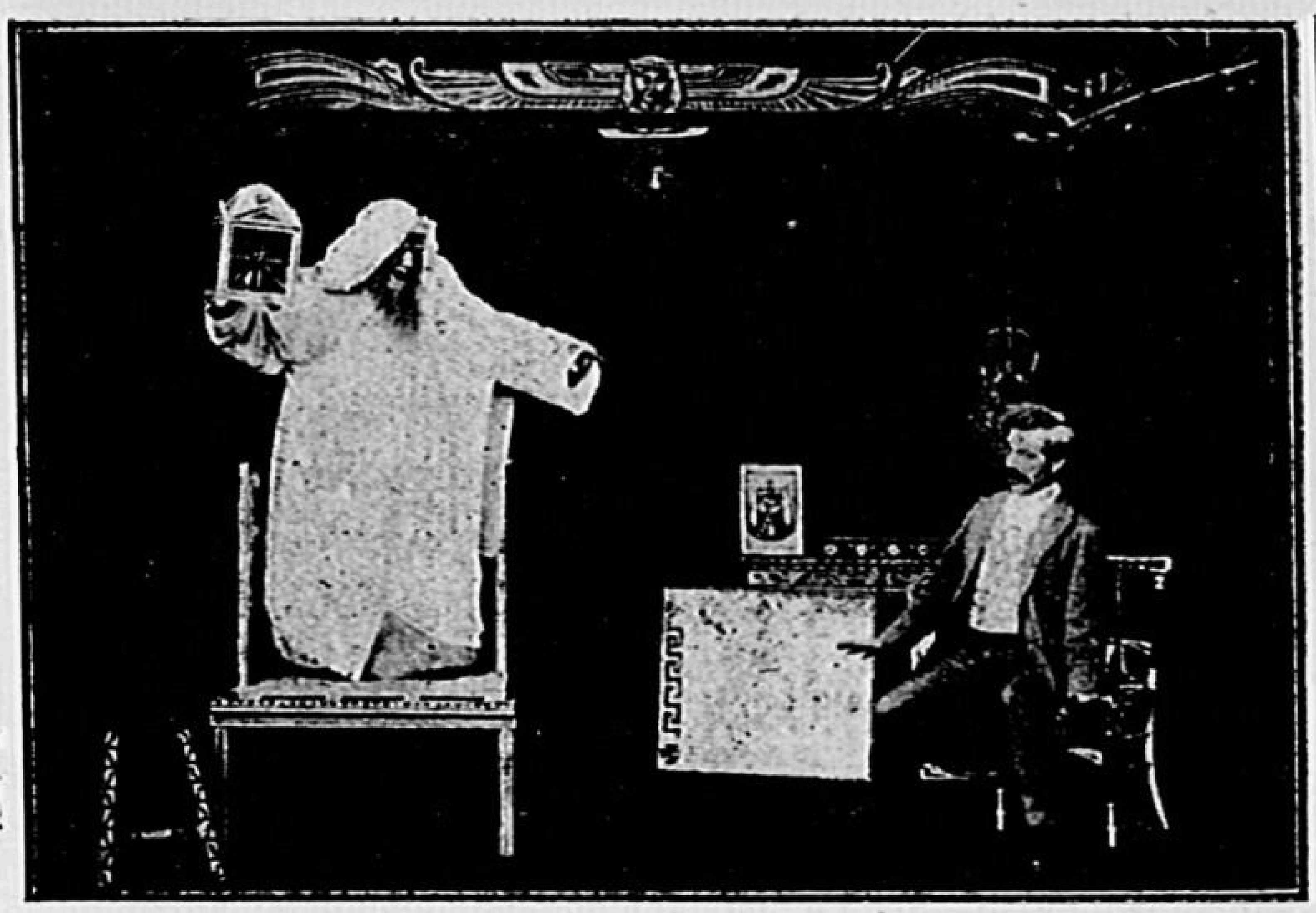
Puis, il vient hanter, d'une façon plus bruyante qu'harmonieuse, le cabinet formé par les tentures et dans lequel Legris, caché à peine quelques instants derrière un rideau qu'on tire entre lui et les spectateurs, se trouve soudain, dès qu'on retire le rideau, consciencieusement ligotté, tout comme un Davenport dans son armoire.

Viennent ensuite les curieuses lévitations d'une table, d'un guéridon, d'un banjo (1)... tout cela non

(1) Grande guitare rustique dont se servent les nègres d'Amérique.

truqué et soigneusement examiné par les spectateurs.

Voici maintenant les grandes évocations de *spectres* et *fantômes*.

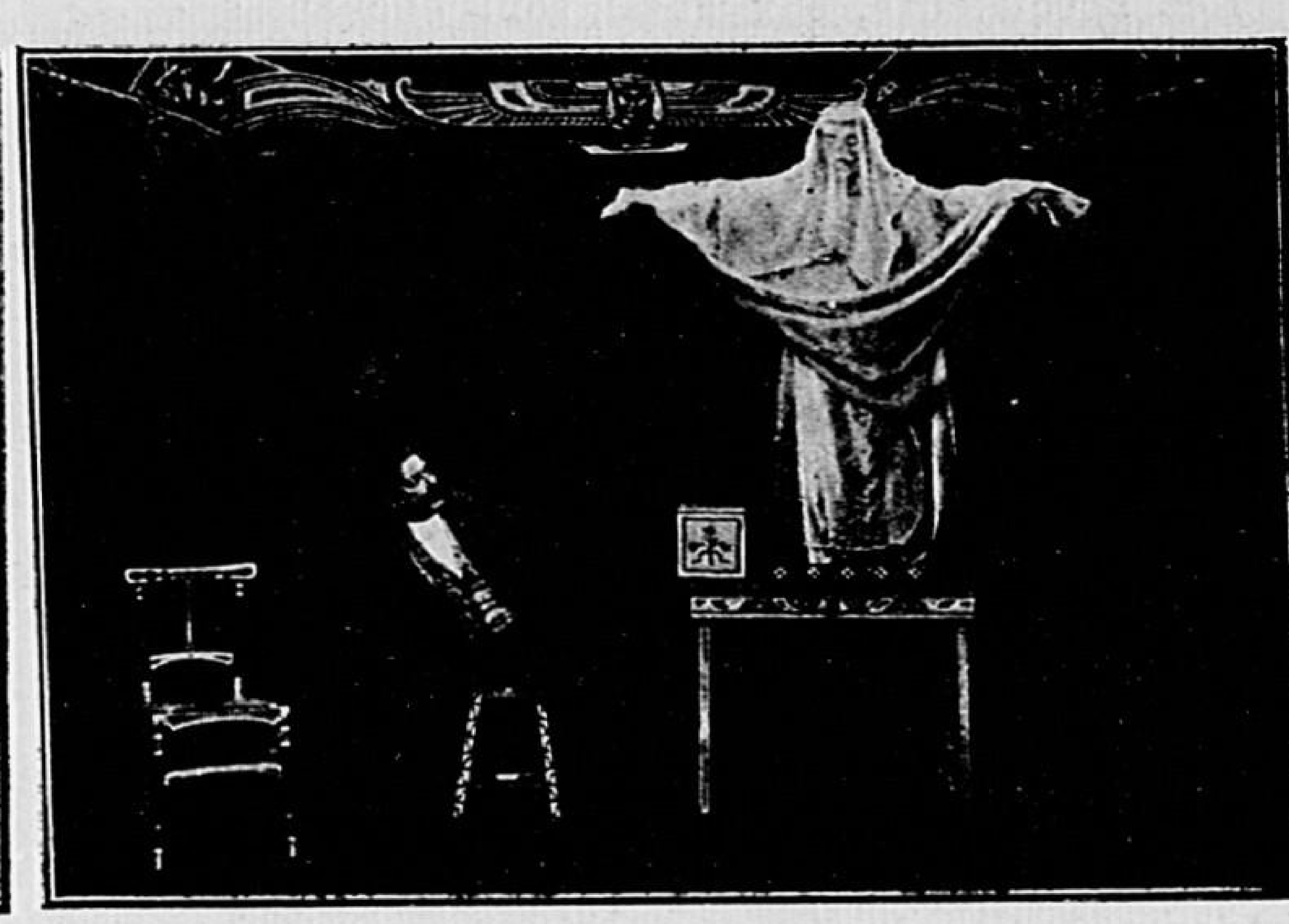


Sur une plate-forme isolée, portée par quatre pieds assez longs pour l'élever très raisonnablement au-dessus du plancher de la scène, Legris, avec quatre panneaux en bois, fabrique, sous les yeux du public, une caisse cubique, dépose dans la caisse un fin voile de mousseline jaune et ferme la caisse avec un cinquième panneau formant couvercle ; quelques secondes après, le spectre de Diogène soulève le couvercle, surgit hors de la boîte, lanterne en main, cherchant un homme.. et, ne le trouvant pas, après avoir circulairement promené ses regards sur toute la salle, rentre dans la caisse dont le couvercle se referme et qui, démolie aussitôt, ne laisse voir aucune trace de son passage.

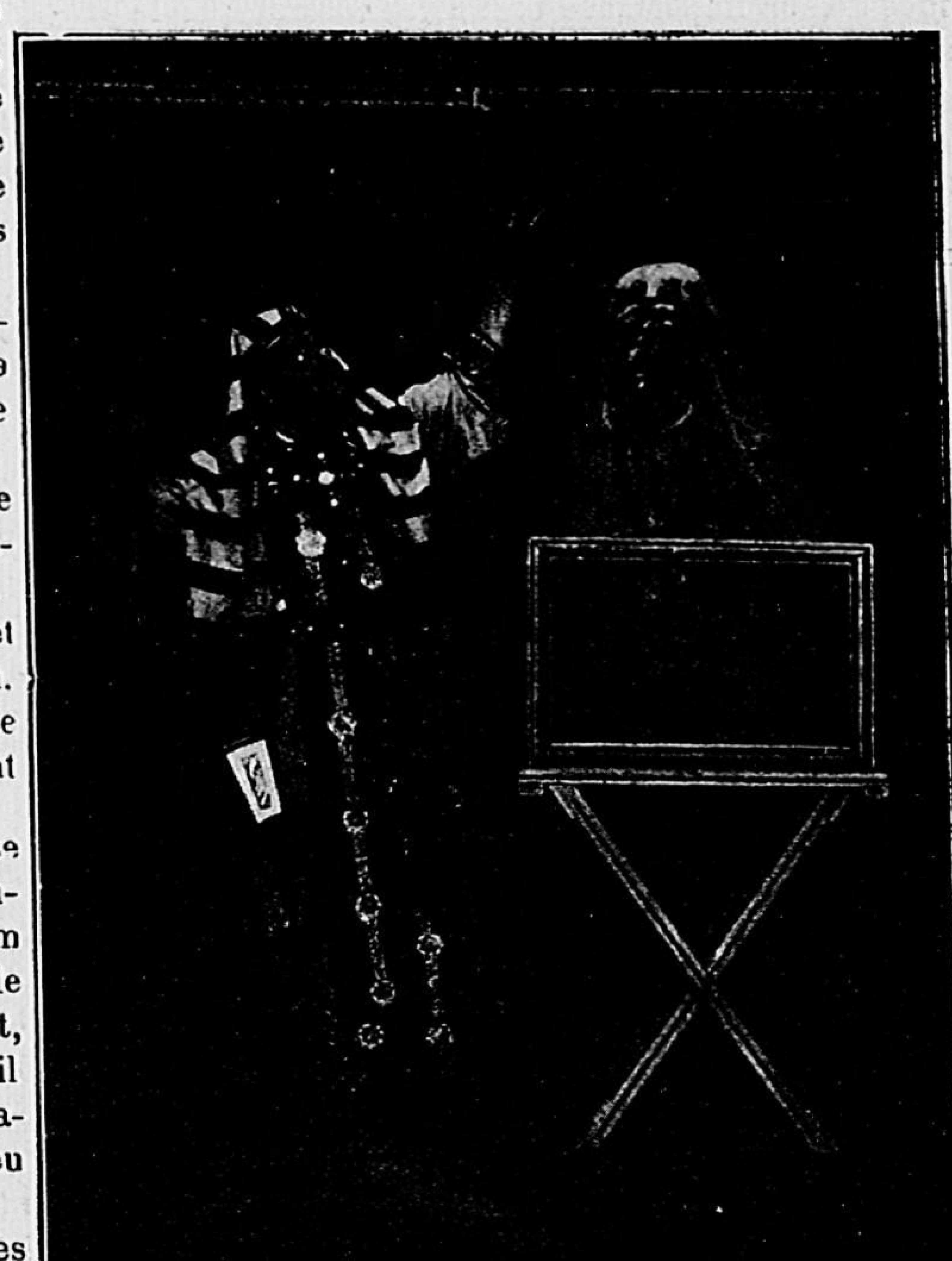
De plus en plus fort ! C'est à l'intérieur d'un coffret de cristal transparent que l'on voit peu à peu se matériaser un second fantôme qui dépasse bientôt les dimensions humaines ordinaires. Malgré son ampleur et son importance, il se laisse cueillir, tel un papillon, dans un grand carton à chapeau, emprunté sans doute à une midinette, et que Legris lui a gracieusement tendu.

Enfin, c'est à la vue de tous, sur la scène, que se forme un dernier spectre. Celui-ci a des allures plutôt familières. S'asseyant sur les genoux du médium épouvanté et dont les mains sont attachées derrière le dos, il le désabille à demi, en lui enlevant son gilet, sans ôter ni froisser sa belle redingote grise... mais il est puni de sa témérité par une brusque dématérialisation entre les deux feuillets d'un missel très peu épais d'où il ne pourra plus sortir.

La dernière expérience consiste en de très curieuses apparitions, disparitions et voltiges de la tête de Rhamsès. Vainement Legris la poursuit et l'enferme, tantôt dans une amphore, tantôt dans une boîte, en un coin quelconque de la scène : elle reparaît aussitôt, narguant le médium, à l'extrémité opposée, ou même au-dessus du coffret où Legris l'avait enfermée. Puis,



heureuse de son triomphe, elle manifeste sa joie par une dernière apparition, au cours de laquelle elle pro-



duit de belles spirales de fumée, en savourant une excellente pipe... C'est certainement celle que le vieux

Pharaon n'a jamais pu casser, puisque, après tant de siècles, nous le retrouvons si vivant et si gaillard au milieu de nous.

Les spectateurs, eux aussi, sont enchantés et se communiquent avec enthousiasme leur émerveillement. Nous n'en dirons pas plus à nos lecteurs; qu'ils soient spirites ou prestidigitateurs, ils trouveront dans le nouveau spectacle du théâtre Robert-Houdin la plus intéressante manifestation de leurs doctrines respectives. »

Le Servant de scène.

L'un des principaux mérites de ce spectacle consiste en ce que M. Méliès, ce maître-illusionniste, y reproduit, selon son excellente habitude, plusieurs effets semblables, par des procédés différents qui déroutent complètement non seulement le public, mais aussi les spectateurs qui ne sont initiés qu'à demi aux multiples ressources et secrets de l'illusionnisme.

L'organisation des trucs mis en œuvre dans cette « Revue des phénomènes spirites » n'a pas coûté moins de douze mille francs : cela peut donner une idée de son importance et du vif intérêt qu'elle présente.

RÉMY,
membre du jury au concours international de prestidigitation du 5 juin 1909.

LOURDES ET TILLY

Au début des apparitions qui se produisirent au champ de M. Lepetit, à Tilly-sur-Seulles, à partir du 18 mars 1896, pour les religieuses et les enfants de l'école libre, qui furent les premières à contempler la vision de la sainte Vierge, toute radieuse, dans la direction d'un ormeau distant d'au moins un kilomètre à vol d'oiseau, on parla déjà fort et de Vintras et du diable.

Depuis lors, quand les foules se mirent à affluer vers l'endroit, bientôt reconnu, de l'arbre en question, surgissant d'une haie formant clôture entre des terres de labour et un grand herbage appartenant au susdit propriétaire, quand surtout bon nombre de voyants et voyantes aperçurent à leur tour des formes plus ou moins disparates, parfois même grotesques, la mode vint plus que jamais d'évoquer les prédictions du trop fameux visionnaire (finalement condamné pour escroquerie), lequel, en termes emphatiques, avait annoncé l'avenir magnifique de Tilly, qui deviendrait célèbre dans tout l'univers...

Par suite, dans le pays, toutes les visions furent désormais et généralement considérées, non seulement comme suspectes, mais comme des farces ou des diableries, sans aucune distinction. *Ab uno disce omnes*, tel fut le sophisme adopté qui sévit encore actuellement jusque dans les divers rangs du clergé, en dépit des règles de la plus élémentaire prudence, qui commande pourtant de ne point juger ce que l'on n'a pas étudié, ni même tant soit peu examiné sur place, sans parti pris, sans prévention.

La sage réserve et consigne de Mgr Hugonin a été maintes fois enfreinte. Ce prélat avait formellement réclamé à l'égard des faits merveilleux et de bon aloi, du moins en apparence, qui ne manquaient point dès cette époque : *Attente respectueuse et prière*. Bon nombre n'en tinrent aucun compte, et bien à tort, on le verra par la suite, envoyèrent tout... au diable.

Pour l'instant, contentons-nous de montrer les relations frappantes qui existent entre Lourdes et Tilly.

Le premier et grand argument des adversaires d'une part possible de surnaturel divin à Tilly, c'est que, — prétendent-ils — *à Lourdes, jamais on ne vit d'apparitions mauvaises*. Les belles extases de Bernadette Soubirous, voilà ce que l'on voit uniquement, sans même prendre garde aux deux passages du bel ouvrage de Henri Lasserre — bien rapides et bien abrégés, il est vrai — où le célèbre historien de *Notre-Dame de Lourdes* fait allusion à certaines « visions d'un tout autre ordre, d'un ordre effrayant..... » (Liv. V, ch. v).

C'est que, en effet, il y eut à Lourdes, à l'époque des superbes visions de Bernadette, et même après ces dernières, même en plein mois de mai, une quantité d'apparitions troublantes, fantastiques, ridicules, sataniques !

Ces visions mauvaises allèrent jusqu'à tel point que l'abbé Peyramale se vit contraint d'interdire à tous les enfants du catéchisme de se rendre à la Grotte bénie de l'Immaculée, sous peine de ne pas les admettre à la première communion. Voilà des faits certains, indéniables dont il faut convenir.

Nous tenons ces détails des deux demoiselles Tard'hivail, qui furent expressément chargées par le bon curé de Lourdes de faire apprendre et d'expliquer le catéchisme à la pieuse voyante; car, malgré son âge, elle l'ignorait encore, à 14 ans, au moment de ses mémorables visions.

Du reste, M. J.-B. Estrade, mort il y a quelques mois, a raconté lui-même, dans son précieux livre intitulé *Les Apparitions de Lourdes — Souvenirs intimes d'un témoin* (Tours, Mame, 1899), au chapitre Ier de sa deuxième partie, *les contrefaçons de la*

vision céleste (pages 157 à 171). Il dit même en note, à ce sujet :

« Ici, comme en tout ce qui précède, je remplis l'office de *témoin* qui a vu ou entendu, et non celui de *critique* qui apprécie et qui juge. Je raconte, je ne discute pas. »

On sait que cet honorable témoin, receveur principal des contributions indirectes à Lourdes, en 1858, fut, avec sa sœur, l'un des plus fidèles confidents de l'enfant privilégiée, qui leur racontait en détail chaque fois ce qu'elle avait vu dans ses apparitions. C'est à lui que Henri Lasserre s'adressa pour composer son volume, tant de fois réédité, tant de fois relu depuis près d'un demi-siècle, dans le monde entier.

M. Estrade, lui, n'a publié le sien, beaucoup plus simple de style, quoique fort substantiel néanmoins, que sur les instances du cardinal Langenieux, ancien évêque de Tarbes, avec une lettre élogieuse de ce prélat, ainsi que des lettres laudatives du cardinal Lecot et de Mgr Renou, de Tours.

Or, ce qui semble surprenant de prime abord en lisant ses notes, c'est le narré qu'il fait à deux reprises de la quatrième des 18 visions de Bernadette elle-même, laquelle, durant son extase du 19 février, fut « saisie de frayeur » par le fait d'un « tumulte de voix sinistres » dont « l'une, dominant les autres, avait crié d'une manière stridente et pleine de rage : *Sauve-toi ! Sauve-toi !* » Mais, à ce cri, l'enfant « avait levé les mains et imploré le secours de la Dame du rocher »; alors celle-ci « avait froncé les sourcils et jeté un regard terrible vers la rivière — le *Gave* — sur les lieux d'où partaient les vociférations sinistres; enfin, sur ce simple mouvement, les auteurs de ces vociférations s'étaient enfuis subitement dans toutes les directions en exhalant au loin les râlements de leur rage ». (Voir Estrade, pages 63, 64 et 159). — Les personnes qui assistaient à cette troublante extase de Bernadette « n'entendirent pas les forcenés qui avaient rempli de terreur la petite voyante », mais « plus tard, il fut reconnu que son récit marquait la première invasion du diable à Massabielle. On sait — continue le même écrivain — comment l'envahisseur et ses suppôts y furent accueillis; ils n'osèrent plus se montrer à la grotte jusqu'après le 7 avril, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où la Vierge parut l'avoir quittée ».

Après avoir raconté cet incident, ignoré de tous les lecteurs du seul Henri Lasserre, M. Estrade passe en revue, dans les pages suivantes : 160 à 171, les principaux agissements ou méfaits de l'esprit trompeur et de son entreprise ténébreuse à la grotte même, à partir de cette date.

C'est d'abord une jeune fille de la rue Basse, Marie..., très pieuse, qui en fut à la fois la dupe et la victime. — Ensuite, « un homme de Saint-Pé ou d'un hameau voisin ». — Puis, citons textuellement :

« Aux visions si belles et si harmonieuses de Bernadette succédèrent des scènes burlesques, disparates, quelquefois terrifiantes. Une *véritable épidémie de visionnaires* parut se révéler subitement à Lourdes, elle attaquait particulièrement les jeunes filles et les jeunes gens... »

Contentons-nous de ces lignes et renvoyons, pour la suite, nos lecteurs au livre de M. Estrade. — Toutefois, faisons remarquer que le diable, à Tilly, a copié, dès le commencement des faits mystérieux de l'endroit, les roueries fantasmagoriques dont il s'était s'était déjà rendu coutumier à Lourdes.

Il n'est pas jusqu' « aux jongleurs et aux saltimbanques cachés », sans oublier les « comparses d'une nature moins subtile et d'un génie moins inventif », qui n'aient cherché « sciemment à se donner un rôle dans la comédie diabolique », poursuit M. Estrade, qui cite un gros lourdaud de 18 à 20 ans, se mettant « à genoux et marquant sa poitrine d'un grand signe de croix, puis, se livrant à mille contorsions. . » — Puis, une « servante de la ville qui s'efforçait d'imiter Bernadette dans ses ravissements ». — Bien d'autres encore, qui font invinciblement songer à certains voyants ou voyantes de Tilly les plus en vue, notamment au garde de Vaubadon, Madelaine, à Jeanne Bellanger, surtout Marie Lainé, d'Andrieu, qui fut surprise enfin, en flagrant délit de simulation calculée, avec la complicité de sa propre mère !

Il convient d'ajouter encore à la série une « nommée Joséphine », de la rue de Bagnères, qui tombait « dans un de ces cas pathologiques qui ressemblent à la catalepsie ». Bien qu'alors elle eût « l'attitude d'une *Mater dolorosa* et qu'elle put passer aux yeux de M. Estrade — nous raconte-t-il lui-même — pour « une nouvelle et véritable extatique, j'établissais des comparaisons et me rappelais que devant les ravissements de Bernadette, je me sentais transporté, tandis que devant ceux de Joséphine, je n'étais que surpris... »

Impossible de lire ce passage d'Estrade sans songer à Louise Polinière, au sujet de laquelle, à l'époque où il écrivait son livre, on pourrait appliquer textuellement ce qu'il dit de Joséphine...

« Sa figure, sans avoir la grâce surnaturelle de Bernadette, ne laissait pas que d'être très belle et dépassait le charme des figures ordinaires. Les mains jointes, elle priait en soupirant et de grosses larmes tombaient le long de ses joues. Des mouvements fébriles venaient, par intervalle, saccader sa prière...»

Comme cette peinture tracée pour Lourdes est également vraie pour quelques-unes des extases de Louise à Tilly, dont nous fûmes témoins dans la fin de l'époque de 1896 surtout.

Arrêtons-nous sur ce dernier trait de similitude entre ces snperfétations des belles extases de Bernadette et celles qui se sont aussi produites à Tilly, en dehors des visions de l'école libre des sœurs et de quelques autres, concomitantes et postérieures du champ Lepetit.

Dans un prochain article, nous parlerons des relations — celles-là du meilleur aloi — qui ont existé entre Lourdes et Tilly, et qui tendent à faire espérer que l'un sera, dans un prochain avenir, reconnu comme le précurseur de l'autre, qui sera considéré alors comme *confirmatur* et splendide épanouissement des manifestations de la Très Sainte Vierge, reine de l'Eglise et de la France, dans nos Alpes et dans nos Pyrénées, en 1858, quand Rome et la Providence y auront, tôt ou tard, apposé leur sceau irréfragable et péremptoire.

LÉO FRANC.

VIEILLE HISTOIRE

Il est une contrée dans l'histoire intime de laquelle le Merveilleux se manifeste à chaque feuillet. C'est le Limousin, non pas ce pays riant cher à la palette sirupeuse du trop fécond M. Didier-Pougel, mais l'autre, le vrai celui-là, sauvage et pittoresque avec ses landes dénudées, du sein desquelles surgissent seuls, verdoyants menhirs, les genévriers aux baies parfumées, chères aux grives intempérantes, ses coteaux aux flancs escarpés, roses toujours de bruyères fleuries, ses rocs d'un granit noirâtre, après lequel s'agrippent éperdûment des lichens hiéroglyphiques, ses allées de châtaigniers centenaires que, par les soirs lugubres, hantèrent mystérieusement les *loups-garous*, ses bois profonds traversés durant les nuits sombres par le galop infernal de la *chasse-gallière*, ses carrefours redoutés où sorciers et magiciennes s'assemblaient pour tenir leurs assises et vociférer leurs mystérieuses incantations ; ses hivers rigoureux, où tout est glacé, tout est blanc, où tout semble mort sous le toit de chaume des villages, dont les habitants libres penseurs et dévots à Mme Sainte-Anne et M. Saint-Psalmet font à l'errant qui frappe à leur porte le meilleur accueil. Ils l'invitent, sous le manteau de la vaste cheminée, devant de joyeuses flambées, à réchauffer ses membres transis, et flattent sa gourmandise en apaisant sa faim, avec ce mets des Dieux : des châtaignes blanchies, plongées bouillantes dans des écuelles d'un lait froid et crèmeux à miracle, ou bien encore d'exquises crêpes de sarrazin, le *galetous* national, qu'on roule voluptueusement dans un miel savoureux.

Et par les longs soirs de la dure saison, cependant qu'au dehors les hurlements du vent se mêlent à l'hululement des nocturnes oiseaux de mauvais augure, ce sont, dans la tiédeur de la crèche, où pour la veillée s'assemblent les gens, au milieu des bêtes, de merveilleuses histoires. En un langage coloré, en termes archaïques et consacrés, les vieux content. L'assistance écoute dans un religieux silence : les femmes parfois frissonnantes et troublées cessent pour un instant de tourner leur fuseau, tandis qu'en leurs prunelles dilatées par l'angoisse passent les reflets d'une terreur sacrée. Les hommes veulent un peu faire les braves : mais ils ont en tordant leurs moustaches d'involontaires gestes nerveux, et si l'un d'eux, posant à l'esprit fort, veut plaisanter, son rire qui sonne faux est vite réprimé.

C'est que la croyance en une force occulte est profondément enracinée dans l'âme de ces simples. Ils ont des raisons indiscutables d'avoir confiance en leurs sorciers ou d'en redouter les agissements. La puissance diabolique s'est souventes fois manifestée devant eux. Ils furent ou connurent les témoins de ses coups : ils eurent eux-mêmes à en subir les effets ou à en consoler les victimes. A leurs yeux terrifiés se sont accomplis des faits inexplicables et d'irréalisables gestes furent en leur présence ou à leur connaissance parfaitement exécutés.

Oyez plutôt ce qu'il advint à Passo-ten.

Il est, en le coin le moins fertile de la Haute-Vienne, une très humble bourgade, blottie comme honteusement au fond d'un vallon creux, que surplombe, perchée au sommet de la colline, l'humble église célèbre dans le pays, lieu de pélerinage consacré à la mère de la Vierge. Notre homme vivait là, honnête mais un peu mécréant, du produit d'un maigre bien qu'il cultivait lui-même, et dont le chiche rendement suffisait mal aux besoins de son existence et de celle de sa famille. Les années de mauvaises récoltes se succédaient inexorablement. Les gens de loi menaçaient d'intervenir coûteusement pour le paiement de quelques dettes. C'était la ruine imminente et Passo-ten était las de lutter ! Un jour, à bout de forces, il résolut de tenter l'impossible pour se tirer de la gêne et faire le bonheur des siens. Je ne sais quelle idée de pacte impie lui traversa la cervelle, mais comme dans le pays certain carrefour passait, avec quelque vraisemblance, pour être hanté par le diable, le malheureux décida, sans en rien dire, d'y venir quémander secours et protection à l'Archange

déchu. Il partit donc, le cœur un peu battant, par une nuit sans lune. L'ouragan déchaîné soufflait avec fracas, les éclairs sillonnaient la nue, et il semblait que, dans l'ambiance des choses, Passo-ten puisât l'âcre courage nécessaire à l'accomplissement de sa redoutable démarche.

Comment s'y prit-il pour la mener à bonne fin, la chose ne me fut pas contée, mais le Diable entendit son appel et vint. Je ne sais s'il apparut en personne ou s'il emprunta les traits et la forme humaine d'un de ses suppôts, sorcier dans le pays. Je ne puis dire également par le menu les détails de cette entrevue, mais ce que je sais c'est que des instructions précises furent données au hardi solliciteur.

« Il te faudra gagner, lui dit-on, à minuit et par une nuit profonde, l'endroit que tu connais où trois grands arbres, plantés les uns des autres à une distance égale forment un triangle. Lorsque tu seras parvenu au pied de celui placé exactement en face du chemin que tu suivras, tu chercheras le milieu réel de la figure géométrique qu'ils forment. Sous tes pieds alors surgira une plante complètement inconnue de toi et de dimensions minuscules. Tu regarderas cette plante et, sans la perdre de vue, tu reculeras alors de trente pas. Comme tu auras eu le soin d'apporter ton fusil, tu l'ajusteras en visant soigneusement et au moment précis où tu tireras, tu fermeras les yeux. »

Et Passo-ten se trouva seul. Il regagna sa chaumière, terrifié de ce qu'il avait osé faire et s'efforça pendant quelques jours de chasser de sa mémoire le souvenir de sa dangereuse équipée. Mais de nouvelles calamités s'étant abattues sur son foyer, il résolut alors de suivre ponctuellement les indications qui lui avaient été données et, par une nuit favorable, à l'heure voulue, il se rendit à l'endroit désigné. Il tremblait bien fort en accomplissant les formalités imposées par son mystérieux interlocuteur, mais au moment où il lâcha son coup de fusil, il se vit entouré d'une telle lueur et son arme détonna de si retentissante manière, qu'éperdu de frayeur il tomba inanimé sur le sol. Au bout de combien de temps reprit-il ses sens? Jamais il ne put s'en rendre compte lui-même, mais lorsqu'il osa enfin ouvrir les yeux, il constata que la plante était arrachée. Près d'elle, étrangement auréolée d'une clarté blafarde, se tenait une sombre apparition. Retrouvant un peu de courage, il put s'approcher et entendre ces mots : « Prends, et tu seras plus fort que les forts ». Subjugué, il obéit et s'enfuit. Rentré chez lui, il enferma la touffe d'herbe magique dans un sachet qu'il suspendit à son cou. Depuis lors, cet homme, d'une constitution plutôt faible, accomplit à la stupéfaction générale, sans efforts apparents, d'invraisemblables tours de force, et se livra sans l'ombre de fatigue aux plus durs travaux.

Lorsqu'en la saison du labour, il mettait son amulette en contact avec les cornes de ses grands bœufs roux tachés de blanc, la vigueur de ceux-ci devenait telle qu'ils auraient, sans coup férir, défoncé une carrière même, si le soc de la charrue avait été toutefois suffisamment puissant pour livrer à un sol aussi dur d'aussi victorieux assauts. Un jour, dans une auberge quelconque, au retour d'une foire, il se prit de querelle avec une dizaine de paysans. Bientôt il fut maître du champ de bataille, ayant fait passer violemment ses adversaires par la fenêtre. Il y eut de ce fait quelques crânes défoncés et de nombreux membres brisés. Les victimes s'en plaignirent devant la justice et Passo-ten fut condamné pour son action d'éclat à de telles amendes qu'il se vit peu après complètement ruiné.

Puis, un jour vint où, à l'inexorable horloge du Destin, sonna l'heure de sa mort.

Ceux qui furent témoins de ses derniers moments n'en oublièrent jamais les effrayantes crises. Sans trêve et sans repos, il hurlait désespérément et se tordait sur son lit, le corps en proie à l'on ne sait quel étrange tourment. Le curé de la paroisse fut mandé pour lui prodiguer les consolations de cette religion dans laquelle il était né, et dont il s'était si complètement détourné, mais au moment où le ministre de Dieu pénétra dans la maison, les convulsions et les cris du mourant redoublèrent. L'ecclésiastique se retira alors, promettant de revenir le lendemain. Après son départ, le malade jouit de quelques instants d'accalmie, mais comme le soir l'agitation le semblait reprendre, d'un geste brusque il arracha de son cou le petit sachet dont il ne s'était jamais séparé : « Fais-le brûler, je t'en prie », dit-il à sa femme.

Celle-ci s'empressa d'obéir et entendit lorsque l'infernal talisman sentit les morsures de la flamme un bruit si horrible, qu'elle crut, disait-elle plus tard, émue encore à son souvenir en racontant la chose, à l'écroulement de la maison. Le moribond au même instant poussa un cri tellement poignant que les assistants inconsciemment se signèrent. Puis il soupira longuement comme si un soulagement immense se faisait en lui, et calme il s'endormit. A son réveil, de lui-même il réclama le prêtre. Il reçut pieusement les derniers sacrements et rendit à Dieu sa pauvre âme reconquise.

Ceci n'est point une légende. Dans ma plus tendre enfance, j'eus connaissance des faits, récents alors, que j'ai tenu à retracer aujourd'hui. N'ayant pas une confiance absolue en la fidélité de ma mémoire, j'ai

voulu, avant de l'entreprendre moi-même, en entendre à nouveau le récit. Je me suis adressé pour cela à une femme qui connut le héros principal et les comparses de cette curieuse histoire ; qui les interrogea les uns et les autres à ce sujet; qui rechercha la vérité et contrôla l'authenticité de leurs dires, que je croyais aveuglément, alors que tout petit, assis à ses pieds, je l'écoutais avec ravissement tandis que ses doigts jolis et frêles jouaient en ma chevelure ; que je crois encore de la même façon parce que, si je ne puis douter de la bonté de son cœur je suis sûr aussi de la droiture de son esprit et de l'acuité de son intelligence.

C'est ma mère.

PIERRE SORNIN.

MICHEL SCOTT LE MAGICIEN

Les gens sérieux et d'âme bien intentionnée prétendent actuellement que la superstition gagne tous les jours du terrain dans la société moderne, malgré l'instruction obligatoire, les automobiles et la lumière électrique, propres, comme chacun sait, à dissiper les ténèbres de la barbarie.

Je ne sais pas si c'est vrai. Jusqu'à présent, j'avais cru que ces annonces étranges, qui promettent, pour quarante sous, la révélation de secrets magiques qui vous donneront tout ce que vous pourrez désirer au monde, ne trouvaient d'autres clients que des cuisinières illettrées et naïves, et j'aime mieux garder cette opinion qu'en prendre une autre.

Mais puisque la question est d'actualité, je vais vous parler un peu de la magie de jadis, science redoutable et prestigieuse, qui faisait trembler les humains, et particulièrement d'un homme qui fut peut-être le plus illustre magicien de son temps, le vieux Michel Scott.

L'Ecosse, cette terre poétique des lacs et des collines, des légendes et des enchantements, le vit naître et mourir au XIIIe siècle.

Son histoire est diffuse et surnaturelle. On en retrouve des vestiges confus dans les très anciens auteurs et surtout dans les ballades que se transmettaient d'âge en âge les vieux bardes qui parcouraient les frontières du Sud, au temps où l'Angleterre était une nation et l'Ecosse une autre nation,

Sir Michel Scott de Balvearie naquit vers 1214 et mourut en 1291. Il fut réclamé par l'Angleterre. l'Espagne et l'Italie, mais il semble prouvé qu'il était bien Écossais. Il fit ses études dans les divers pays que je viens de citer, et il fut physicien, naturaliste, mathématicien, théologien, alchimiste, chiromancien et ambassadeur. Il fut surtout, et avant tout, magicien, et sa réputation devint telle que dans le sud de l'Ecosse, lorsqu'on parlait de quelque ouvrage très ancien et qui avait exigé des travaux profonds, on disait qu'il ne pouvait être que du « Vieux Michel » ou du diable. Dante mentionne sa maigreur et sa science dans la *Divine Comédie*, et nombre de philosophes hermétistes font allusion à ses travaux.

Michel Scott fit, je l'ai dit, de fort grands voyages. Il étudia la magie tout particulièrement en Espagne où il fut initié aux secrets mystérieux laissés par les Arabes. On disait que le pouvoir de Michel était si grand, qu'en levant sa baguette dans la caverne de Salamanque, il faisait sonner les cloches de Notre-Dame, et qu'il connaissait des charmes capables de « faire trembler l'Enfer ».

Il se rendit célèbre surtout par la façon dont il mena à bien une ambassade dont il avait été chargé, selon la légende, auprès du roi de France, pour obtenir satisfaction au sujet de certains actes de piraterie dont avaient été victimes des Ecossais. Michel, au lieu de commander une suite nombreuse et un pompeux équipage, s'enferma seul dans son cabinet magique. Il ouvrit son fameux gri noire et évoqua un démon dont j'ai oublié le nom, sous la forme d'un cheval noir et volant. Le coursier infernal le transporta à Paris, et Michel mit pied à terre à la porte du palais du roi. Il entra, insista pour voir le monarque, et enfin admis en présence de la cour, énonça son message. Comme il n'avait aucune suite, pas de hérauts d'armes, ni le moindre apparat, on se préparait à le renvoyer, quand il demanda qu'on voulût bien attendre que son cheval eût frappé du pied trois fois. Le premier coup de pied ébranla toutes les maisons de la ville et fit sonner toutes les cloches, le second renversa trois tours du palais, et le cheval diabolique levait son sabot pour la troisième fois, quand le roi, qui désirait sans doute garder un toit pour abriter sa tête, se hâta d'accorder à Michel toutes ses demandes et de le congédier.

Michel Scott, pour faire ses conjurations, portait un costume étrange et redoutable, et ses propres visiteurs n'osaient pas lever les yeux sur lui, quand il était ainsi vêtu. Son manteau était doublé de peau de renard blanc, sur son front s'élevait un bonnet pointu, sur sa chaussure étaient figurés des croix et des signes magiques : il portait le pentacle sur sa poitrine et sa ceinture, faite avec la peau d'un homme mort, était ornée de signes planétaires en mouvement direct ou rétrograde, en trine aspect ou en conjonction. Joignez-y un glaive nu dans la main droite, et n'oubliez pas que le corps de Michel ne faisait pas d'ombre au

soleil, attendu qu'il était assez fort magicien pour avoir distancé le diable dans la salle d'épreuves souterraine, de sorte que son ombre seule était restée aux mains du Roi du Mal.

Les démêlés de Michel Scott avec les esprits infernaux furent nombreux et variés. Il eut des moments difficiles. Une fois, notamment, il avait évoqué un esprit auquel il était obligé de donner sans cesse de l'occupation, sous peine de tomber sous sa domination. Il lui fit construire un pont sur la Tweed à Kelso, — ce qui fut accompli en une nuit. Il lui ordonna de partager en trois parties une montagne, — ce qui fut fait en une autre nuit. Il réussit enfin à se débarrasser de ce démon infatigable en lui ordonnant de tisser des câbles avec le sable de mer, ce que l'Esprit, dégoûté, trouva excessif,

En une autre occasion, une sorcière s'étant, par surprise, emparée de sa baguette magique, le changea en lièvre et lâcha son propre chien après lui, de sorte que Michel dut s'enfuir et se réfugier dans un égout en attendant de pouvoir prononcer un contre-charme. Il se vengea de la sorcière en lui faisant demander du pain qu'elle refusa. Michel alors fit accrocher au-dessus de sa porte un parchemin couvert de formules magiques, par la vertu desquelles la sorcière, ses moissonneurs et ses servantes se mirent à danser à perdre haleine et sans pouvoir s'arrêter, Le mari de la bonne femme les délivra (sur la permission et le conseil du miséricordieux Michel) en allant à reculons décrocher le charme de la main gauche.

Une coutume curieuse, et économique d'ailleurs de Michel Scott, était, lorsqu'il invitait à dîner des seigneurs de ses amis, de leur faire prendre place devant une table somptueusement dressée mais vide de toute nourriture. Puis il élevait sa baguette magique et les meilleurs vins, les mets les plus recherchés paraissaient soudain. Le magicien disait négligemment : « Ce pâté a été cuit pour le roi d'Espagne. Buvez ce vin, c'est celui du roi de France. Goûtez cette venaison, elle vient de la table du roi d'Angleterre ».

Les prédictions du vieux Michel furent nombreuses et sensationnelles. Il annonça la mort de Frédéric II d'Allemagne, son protecteur, et celle de Marguerite, l'héritière du trône d'Ecosse qu'il alla lui-même chercher en Norvège et qui mourut dans le voyage. Il prédit aussi la date de son propre trépas.

Il fut blessé mortellement, selon les plus nombreuses traditions, par une pierre qui se détacha de la voûte de la chapelle de Melrose. C'est dans ce lieu même qu'il fut mis au tombeau par les soins d'un de ses anciens compagnons qui se trouvait alors en Espagne, prieur dans un monastère, et que Michel Scott fit venir en Ecosse, auprès de son lit de mort, magiquement et en quelques heures.

Il lui fit part, avant de rendre l'âme, des remords qui le tourmentaient et lui fit jurer d'ensevelir avec lui son grimoire, le livre tout-puissant où étaient consignées toutes ses formules magiques, afin que nul ne s'en pût plus servir pour le Bien ou le Mal.

Le moine obéit. Il creusa pour Michel un caveau dans le cloître même de Melrose et le disposa de tel e façon que la lumière de la lune, passant à travers des vitraux représentant saint Michel terrassant le dragon, teignit de la croix rouge de l'étendard archangélique la pierre qui recouvrait le magicien. Il espérait ainsi écarter de sa tombe les mauvais esprits. Dans le caveau, pour dissiper les larves des ténèbres, brûlait une lampe miraculeuse qui ne devait s'éteindre qu'au jugement dernier.

On prétend que la tombe du magicien fut violée. Une main intrépide qui voulait ravir les trésors mystérieux de la sépulture ensorcelée osa en soulever la pierre par une nuit solitaire. Au moment du sacrilège toutes les bannières de l'église furent agitées par un vent violent et une lumière éblouissante jaillit du sépulcre.

Le magicien était couché dans sa tombe et la destruction semblait n'avoir eu aucune prise sur lui. Il était vêtu comme un pèlerin. Dans sa main droite il tenait une croix, dans sa main gauche son livre magique. La lampe brûlait à ses pieds et son visage était serein.

Le ravisseur nocturne étendit une main tremblante et prit le grimoire qui était relié en fer. Au même moment, le mort fronça les sourcils et fit un mouvement comme pour reprendre son bien. La pierre retomba d'elle-même sur le sépulcre et le sacrilège, épouvanté, s'enfuit, poursuivi par des cris démoniaques, des rires et des gémissements.

La même nuit, le ravisseur mourut et le livre magique disparut. Certains prétendent qu'il a repris sa place dans la main gauche de Michel Scott le magicien qui le lit dans sa tombe à la lueur de la lampe éternelle.

FRÉDÉRIC BOUTET

(*Eclair*, 17 octobre 1909.)

Par suite des inondations, les services de l'imprimerie de l'ECHO DU MERVEILLEUX ont été désorganisés. La force motrice faisant en partie défaut, il en est résulté des retards, indépendants de notre volonté, dans l'apparition du présent numéro. En nous excusant auprès de nos lecteurs, nous espérons pouvoir compter cette fois sur leur indulgence, et nous les en remercions à l'avanee.

Pour Jeanne d'Arc !

SOUSCRIPTION OUVERTE

PAR

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

POUR CONTRIBUER

A L'ÉRECTION D'UN MONUMENT DE JEANNE D'ARC

A ROUEN



Nos lecteurs et abonnés savent qu'un Comité s'es formé pour élever à Rouen, sur la place du Vieux-Marché, un monument expiatoire à Jeanne d'Arc.

Nous empruntons les lignes suivantes à « *Jeanne d'Arc* », *organe du Comité de Réparation nationale envers Jeanne d'Arc*.

Le choix du Comité s'est arrêté sur une maquette inédite, dont l'auteur a demandé à garder encore l'anonymat. Le sujet est admirablement traité. Il répond aux désirs du jugement de réhabilitation,nous semble-t-il. Jeanne est debout sur le bûcher, dont les flammes commencent à envelopper la robe de suppliciée; le corps est dans les tortures du feu, la tête rejetée en arrière est dans la vision béatifique, ses yeux contemplent la gloire céleste, pendant qu'elle meurt en pressant la croix sur son cœur.

L'ensemble est plein de vie, inspire la pitié et la piété, et proclame la récompense éternelle assurée aux héros de la foi et du patriotisme.

Tous les Français auront à cœur de hâter l'exécution de ce monument sur l'emplacement même du bûcher de 1431, place du Vieux-Marché, à Rouen.

Les lecteurs de l'*Echo* peuvent juger de la valeur de l'œuvre par la reproduction dont nous leur offrons la primeur. Heureux d'affirmer ainsi ses sentiments d'admiration envers celle qui incarne si parfaitement le *Merveilleux* chrétien, ainsi que le disait dernièrement M. l'abbé Gaffre, l'*Echo* ouvre une souscription dans ses colonnes. (*Prière d'adresser les souscriptions à M. A. Leclerc, 19, rue Monsieur-le-Prince, à Paris*)

Le nom des souscripteurs, sauf désir contraire, sera adressé avec l'obole large ou modeste, pour être inscrit au Livre d'or des bons Français, qui ont voulu coopérer à la glorification de Jeanne d'Arc, au lieu même où la haine de la Patrie en fit une martyre.

La Direction.

DEUXIÈME LISTE

DES SOUSCRIPTEURS POUR LA STATUE

DE

JEANNE D'ARC

M. Christian Boyé à Nice	1	»
Le *Souvenir Normand*, à Tilly	5	»
Une dame du *Souvenir Normand*, à Corneville-les-Cloches	1	»
Une jeune fille du *Souvenir Normand*, à Corneville-les-Cloches	1	»
Une abonnée de l'*Echo du Merveilleux*	50	»
M. C. G.	2	»
Mmes Chevallier et Pimor, à Neuilly Saint-Front.	2	»
Mme Jotrain, rue Pergolèse, à Paris	40	»
Total de la première liste	62	50
Total à ce jour.........Fr.	164	50

NOTRE COURRIER

L'*Echo du Merveilleux* adresse ses remerciements à Mme de Manteyor, à Avignon, qui a bien voulu lui faire parvenir la somme de dix francs pour que celle-ci soit remise à la famille Vanki.

Aux généreuses personnes qui nous demandent l'adresse de cette famille dont Mme Maurecy a dit l'émouvante détresse, nous disons que la mère et la sœur du feu Vanki habitent avenue de la Gare, à Saulx-les-Chartreux, près de Longjumeau (Seine-et-Oise).

QUESTIONS ET RÉPONSES

D'après les Mémoires *du chancelier Pasquier, Charles X disait le 28 juillet* 1830 *au comte de Broglie : « Allons, mon cher comte, je vois qu'il faut tout vous dire. Eh bien, Polignac a encore eu des apparitions cette nuit; on lui a promis assistance, ordonné de persévérer en lui promettant une pleine victoire. » Quelques mois après, selon le* Journal Intime *de Cuvillier-Fleury (édité chez Plon), le ministre, prisonnier, disait à Odilon Barrot : « Plaidez la démence, mais sauvez-moi! » D'autre part, Thomas Martin de Gallardon, après les trois journées de juillet, aurait fait savoir à Charles X, par le général de La Rochejacquelein que tout était fini pour lui, et que la continuation de la lutte n'amènerait qu'une inutile effusion de sang. Peut-on nous démontrer que le prince de Polignac n'était pas halluciné, mais a eu réellement des apparitions d'un être qu'il croit être la sainte Vierge, d'après les Mémoires de Daniel Stern, s'il m'en souvient bien? La famille de Polignac aurait-elle des traditions sur cette matière?*

TIMOTHÉE.

Le libraire Vital, rapportent les Mémoires de Fauche-Borel, était né la même année, le même jour et à la même heure que Louis XVI : il fit aussi une fin tragique (1. 2,25). Connaît-on des coïncidences aussi extraordinaires et aussi intéressantes pour les astrologues?

UN ABONNÉ

Donnez-nous les prophéties du saint curé d'Ars, plus complètes et plus authentiques que ce qui en a été publié par l'abbé Curicque, et des prophéties, inédites ou non, de Mgr de Hohenlohe. Citez les documents recueillis pour sa béatification.

UN CATHOLIQUE

Un cynique auteur de Mémoires raconte qu'il eut un jour une étrange vision : à quarante pas, sur sa droite, brillait une flamme pyramidale de la hauteur d'une coudée, « élevée de 4 à 5 pieds au-dessus du niveau de terre ». Plus il alla de ce côté, et plus elle s'éloigna de lui, en s'arrêtant dès qu'il s'arrêtait. (Tome I chap. VIII.)

*Connaît-on des exemples de visions analogues, non encore cités dans l'*Echo du Merveilleux*?*

UN AMATEUR D'OCCULTE

Un abonné de l'*Echo *désirerait savoir s'il existe un ouvrage renfermant le texte complet des Prédictions de La Salette et le nom de l'éditeur de cet ouvrage.

Les " Gypsies " modernes

Madame Roy.

Au nombre des magistes célèbres de notre époque, il convient de placer Mme Roy (1), dont les succès en matière divinatoire et hypnotique tiennent du prodige, et sont affirmés par une légion d'amis.

Quoique n'habitant pas Paris, Mme Roy se tient en rapports permanents avec toutes les personnalités de la capitale et du monde entier qui s'intéressent au mouvement scientifique, et particulièrement à l'expérimentation des phénomènes magnétiques et psychiques à l'étude desquels elle a, d'ailleurs, consacré sa vie.

L'action des fluides astraux sur le vitalisme humain, au moyen des divers agents dont la lecture de textes anciens lui a révélé la vertu ; les sublimes secrets qu'elle a su découvrir pour la préparation des talismans, dont elle a reconstitué l'antique et formidable puissance ; la transmission de la pensée et de la volonté à distance dans les divers états de l'hypnose, et même sur des sujets éveillés, éloignés et inconscients, l'extériorisation du corps astral de l'homme, l'auto-suggestion avec la clairevue, la clairaudience et le pouvoir divinatoire qui en sont la conséquence ; en un mot, toutes les sciences dites occultes, vers lesquelles la curiosité publique se porte si ardemment aujourd'hui, n'ont plus de secrets pour elle.

C'est ce qui explique pourquoi sont si nombreux les déshérités de la vie qui vont solliciter de l'aimable voyante un conseil, une indication, un moyen pouvant leur permettre de se délivrer de leurs chagrins, de leurs misères, de leurs souffrances et de trouver enfin dans la voie du bonheur.

Auprès de cette devineresse, plus d'une personne inquiète de ses affections a trouvé la paix de son cœur ; plus d'un indifférent, plus d'un sceptique se sont trouvés stupéfiés par la révélation de secrets qu'ils croyaient bien cachés et connus d'eux seuls ; plus d'une mère inquiète, plus d'un fils, plus d'un frère ont reçu pour leurs enfants chéris, pour leurs parents malades, le conseil qui sauve, l'avis qui réconforte.

Des négociants gênés dans leurs affaires ou menacés par les conséquences d'un procès, des artistes, des écrivains, des conférenciers, aspirant à la renommée et à la gloire, des adolescents hésitant devant la carrière à choisir, viennent demander à Mme Roy la conduite à tenir, l'attitude à observer, la voie à suivre, et tous obtiennent large satisfaction.

---

(1) 30, rue Paradis, à Marseille (Bouches-du-Rhône).

Mme Roy ne considère, d'ailleurs, l'exercice de sa profession que comme une forme particulière de la philanthropie.

Loin d'être guidée par l'ambition, elle n'est mue que par son désir irrésistible de consacrer au bien de l'humanité son existence sur la terre et aussi par la satisfaction que lui cause la pratique des sciences occultes pour lesquelles elle a montré, dès le premier âge, de surprenantes dispositions. Cartomancie, chiromancie, astrologie, graphologie, phrénologie, physiognomonie, arithmancie, magnétisme, somnambulisme, divination par les songes, visions, pressentiments, etc., sont autant de procédés, dont elle tire avec aisance et comme en se jouant les plus exactes et les plus émouvantes vérités.

Mme Roy relève aujourd'hui dans son beau volume qui vient de paraître les moyens scientifiques de provoquer la chance par la simple utilisation de certaines forces mystérieuses de la nature.

Les procédés révélés par l'auteur de cet ouvrage, qui a pour titre : *La Puissance Magique mise à la portée de tous* (1), sont simples, clairs, pratiques surtout et sont accompagnés d'explications empreintes de loyauté autant que de science ; si bien qu'il s'agit de lire pour s'assurer de la facilité que tout le monde peut avoir d'acquérir par un simple effort de volonté, la santé et le bonheur.

(1) *La Puissance Magique mise à la portée de tous*, un volume in-8° carré, orné de nombreuses reproductions photographiques hors texte. Prix franco, 5 fr.

Cet ouvrage, édité à la Bibliothèqure Chacornac, est en vente à la Librairie de l'*Echo du Merveilleux*, 19 rue Monsieur-le-Prince.

ÇA ET LA

Prophéties faites à Louis-Napoléon en 1851 *et* 1852

« Un homme dont la position sociale nous est parfaitement connue, ayant eu recours à un traitement magnétique pour rétablir la santé de sa femme, a reconnu chez elle un don de clairvoyance somnambulique assez remarquable pour être tenté de lui adresser quelques questions sur le dénouement de la crise actuelle. Or, entre autres révélations de sa seconde vue, la dame a positivement certifié à son mari qu'elle l'apercevait lui-même, se rendant aux Tuileries en habit de cour. — Impossible ! s'est écrié l'interrogateur ; j'ai bien eu un habit de cour avec lequel j'allais au châtau sous la monarchie ; mais je l'ai vendu à un fripier, en 1848. — N'importe ! a dit la somnambule en insistant ; je vous vois au Tuileries, mon ami, en habit de cour, et vous n'êtes pas le seul. — Mais nous sommes en République... — N'importe, j'aperçois les habits de cour, et ils font cercle autour d'un personnage qui reçoit leurs hommages. — Ce personnage appartient-il à la branche aînée ? — Non. — A la branche cadette ? — Non, non, je le reconnais, c'est Louis-Napoléon. — Est-il empereur ? — Non. — Roi ? — Non. — Qu'est-il donc ? — Le chef de l'Etat, à un titre qui n'est ni royal, ni impérial... mais il l'est, et il le sera encore dix-huit ans ! » (1)

« La voyante qui nous renseigna si bien, a devant les yeux depuis quelque temps une vision, dans laquelle le *bleu* décore l'auguste personnage dont notre pensée est préoccupée... Oui, la même voyante qui, l'an dernier, sous une présidence républicaine, vit si distinctement le neveu de l'empereur aux Tuileries, entouré d'une cour impériale, le voit encore distinctement cette année avec un cordon bleu et conduisant à l'autel une future impératrice » (2)

Autour de Chantecler. — *M. Edmond Rostand et le chiffre* 13.

Sous ce titre, notre excellent confrère *La Patrie* publiait dans son numéro du 8 février dernier l'entrefilet suivant :

« On a fait remarquer, lors de sa réception à l'Académie, que M. Edmond Rostand occupait le 13e fauteuil et qu'il en était le 13e titulaire.

Ce n'est pas tout.

Vous êtes-vous avisé d'abord que le nom Edmond Rostand contient juste 13 lettres ? Puis que les titres de ses deux grands succès l'*Aiglon* et *Cyrano* font également 13 lettres à eux deux ? *La Samaritaine*, elle aussi, a 13 lettres.

De plus, si l'on écrit à la moderne la date — 4 juin 1903 — de sa réception sous la coupole, c'est-à-dire 4.6.03 et si l'on additionne ces chiffres on trouve encore 13.

Enfin, totalisez les deux dates de la répétition générale et de la première de *Chantecler* — 6 et 7 février — et vous trouverez toujours 13 ».

L'année 1910 *et le nombre* 13

Le Figaro remarque, dans un de ses derniers numéros, qu'une chose terrible a échappé aux fureteurs d'almanachs.

Ils se réjouissaient avec une coupable légèreté du fait que l'année 1910 n'aurait qu'un seul vendredi 13.

Ils n'avaient pas pris garde que ce vendredi-là, tombait en mai.

Or, la date de *vendredi* 13 *mai* est quadruplement fatidique : elle comporte, en effet, ce vendredi et ce 13 dans un mois commençant par la treizième lettre de l'alphabet, et l'ensemble des lettres et des chiffres qui la composent forme un total de treize lettres !

La question est de savoir si cela porte malheur ou bonheur. Les avis sont partagés. Il y a même des gens qui prétendent que cela n'a aucune espèce d'importance, et que le 13 mai prochain sera une date heureuse pour les uns, malheureuse pour les autres, comme tous les autres jours de l'année.

(1) *Revue Britannique*. 26 novembre 1851 (1851 t. III p. 243, note 1.) Notons qu'après un an de présidence décennale le prince fut élu empereur : il eut donc bientôt le *titre impérial*, qu'il garda près de 18 ans.

(2) 26 novembre 1852. t. III. p. 249.

Le Gérant : PIERRE SORNIN.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, r. de Verneuil.